

68 raconté à mes petits enfants



Le journal de la Gauche Prolétarienne, *La Cause du Peuple*, fut interdit en 1970, puis reparut quelques temps plus tard.

C'est en 2008 que l'autocollant "la Cause du Peuple de nouveau dans les kiosques" disparut du carrelage de notre cuisine, victime d'un nettoyage consciencieux.

“Sous les pavés, la plage

*J’ai dû être un grain
de sable collé au pavé.*

68 raconté à mes petits-enfants

- Dis, Papa, parle-moi de 68.
- Demande à ton Grand-père, lui répond son père.

C'est ainsi que Jeanne m'a présenté la chose.

Comment te raconter des moments qui datent de près de quarante ans, moments de jeunesse enthousiaste et confiante dans la générosité des individus et dans un avenir meilleur pour l'humanité, sans tomber, comme je viens de le faire, dans les clichés et la banalité.

Ces souvenirs seront tout d'abord des impressions. Si honnêtes soient-ils, ils seront totalement subjectifs et je ne me garderai pas de cette subjectivité. Je dois également reconstruire les bases sur lesquelles reposent pour moi cette aventure. Si erreurs dans les souvenirs des faits il y a, j'espère qu'elles sont minimales.

Découverte de la politique et engagement

Dès mon entrée à l'École Normale, j'ai accueilli avec enthousiasme les idées de gauche les plus extrêmes. Au delà de l'esprit laïque, il y avait certes une compétition du meilleur bouffeur de curé, mais surtout, j'approchais des militants politiques, des cinquième année, ceux qui préparaient Normale Sup', des communistes qui étaient loin des idées raisonnablement sociales de ma famille. Dictature du prolétariat, République des soviets, éradication du Capitalisme, se mêlaient aux discours anti-nazis, confondus avec les propos anti-allemands et le refus de l'impérialisme américain. Tous ces concepts recouvraient mal ou pas du tout une réalité et j'aurais eu bien des difficultés à en donner une définition ou seulement quelques aspects concrets.

J'avais déjà la foi en l'avenir radieux de l'humanité selon les principes justes et égalitaires "À chacun ses besoins, à chacun selon ses possibilités", débarrassé des exploiters capitalistes, colonialistes et impérialistes dont la représentation la plus évidente restait l'ogre ventru au gros cigare entre les dents, au chapeau haut



de forme et à la redingote cousue de dollars.



Cette image est plus proche de ce que j'ai connu,
que de ce qu'on peut voir maintenant.

Je me suis vu entraîné avec fierté et grande satisfaction dans les actions menées par le Mouvement de la Paix, courroie - une de plus - du Parti Communiste Français. C'est ainsi que je me retrouvai le dimanche matin dans un des plus misérables quartier de Nancy, (celui-ci fut rasé pour le grand bien des promoteurs qui construisirent ce qu'on appelle aujourd'hui le Saint-Séb') à faire signer des cartes contre le réarmement de l'Allemagne, donc contre

la Communauté Européenne de Défense, première tentative d'acte politique dans l'optique d'une construction européenne. Mais c'est une autre histoire et j'en ai déjà parlé par ailleurs. Pas d'analyse, pas d'explications sur le bien fondé de cette pétition de la part des "chefs". Staline, le Petit Père des Peuples était contre... contre le réarmement de l'Allemagne.... alors, il fallait être contre. Si je ne savais pas pourquoi, Lui savait.

Depuis, j'ai appris qu'il s'agissait d'une tentative de constitution d'une défense commune des états qui peu de temps auparavant avaient créé la CEE.

Imagine, Jeanne, j'ai seize ans, un paquet de cartes jaunes, format carte postale et un crayon à bille dans la main. Rue Bénit, rue Blondot, rue de la Hache. La porte s'ouvre sur un couloir sombre aux murs lépreux. Excuse-moi d'utiliser ce cliché d'écriture, mais je ne trouve rien de mieux. Je grimpe dans l'obscurité un escalier de bois aux marches incertaines et à la rampe branlante. À chaque palier, deux portes.

Cinq kilos de fonte dans l'estomac, j'ose frapper. Des poches sous les yeux, les cheveux raides et filasses, en combinaison sous ce qui dut être une robe de chambre, une dame, que je crus reconnaître, ouvre. Quand j'allais jouer au flipper dans le bistrot près du Lycée Cyfflé, elle portait des bottes noires qui montaient très haut sur les cuisses presque jusqu'à sa jupe en cuir très courte. Oeil cerné de noir et paupière bleue, rouge à lèvres largement débordant et vaste décolleté ne laissaient que peu de doutes sur sa profession.

Je commence par bafouiller et conclus clairement : "C'est contre les Allemands pour pas qu'ils se réarment". Elle n'en écoute pas plus; elle grimace un sourire, me prend la carte et me la signe. "Merci, Madame". La porte est déjà refermée. Presque partout, j'ai un accueil semblable. Aucune manifestation hostile, peu de paroles. Je

pénètre parfois dans la pièce et j'aperçois sept ou huit personnes qui vivent dans une seule pièce. Plusieurs matelas sont à même le sol sur lesquels des enfants sont encore couchés. Je tente d'être le plus discret possible et ne m'attarde pas. Quand j'ai recueilli entre quinze et vingt signatures, je rentre à l'EN soulagé, content, fier.

Tu as raison, cet acte n'avait rien de bien glorieux, mais ce fut pour moi l'un des plus difficiles à accomplir. Parce que, peut-être, c'était mon premier acte politique.

Nous venions depuis peu de quitter l'Indochine. Après le désastre de Dien Bien Phu, ce fut la guerre d'Algérie. J'échappai aux trente-deux à trente-six mois de service militaire que mes camarades accomplirent dans des conditions variées, mais parfois difficiles et dangereuses. Deux jours passés à Metz, le temps de me déguiser en bidasse, de me faire "réformer définitif", de voir le matin, depuis le quai de la gare de Metz, un train complet de bleubites qui se rendaient à Marseille pour prendre le bateau direction Alger. Retour dans mes foyers, c'es-à-dire chez mes parents. Dans l'après midi, j'achatai un seau de cinq kilos de peinture blanche et une brosse. Vers onze heures du soir, je filai dans ma Quatre chevaux sur la Nationale 4 en direction de Toul. C'était alors une nationale à deux voies seulement. Je stationnai dans la montée sur Laxou et commençai mon travail de militant solitaire. Au milieu de la chaussée, je peignis en large lettres PAIX, puis cinquante mètres plus loin EN et cinquante plus loin encore ALGERIE. Inspiré par DUBO DUBON DUBONNET. Durant le quart d'heure que me prit cette activité, je ne fus dérangé que par trois voitures ... Comme il me restait quelques litres de peinture, je me rendis à l'entrée de Nancy au grand garage Renault où travaillait mon père et devant le large portail d'entrée des véhicules, j'écrivis ces mêmes mots, en arc de cercle. Travail soigné.

Mes camarades étaient dans le djebel, risquaient leur vie dans les Aurès. Malgré tout, j'étais décidé, en "mauvais français", à soutenir la lutte du peuple algérien.

Retour à la vie civile sans difficultés majeures. Je n'ai pas eu le temps, en quarante huit heures, vaillant appelé sous les drapeaux au service de la Nation, de perdre les habitudes d'un quotidien fait d'éducation des enfants du Peuple, de causettes politiques avec des membres du Parti de la cellule de Saint-Nicolas, de collage d'affiches et de bagarres à coups de balais à colle avec les mecs de la SFIO, de sorties le samedi soir chez des potes mariés depuis leur sortie de l'Ecole Normale



Une p'tit' signature, siou-plaît

76

ou peu de temps après, de grasses matinées le dimanche matin. Perspectives bouchées, horizon sans relief, grisaille et monotonie. La guerre d'Algérie s'enlise.

Manifestations... Bouge, bouge, camarade ... manifs, tracts, peinture... PAIX EN ALGÉRIE... Autre routine.

Difficile de parler d'une réelle activité politique à cette époque. Je n'avais aucune formation, aucune lecture, aucune réflexion, aucune approche théorique. J'étais pour les faibles contre les forts, pour les pauvres contre les riches, pour les dominés contre les dominants, pour les colonisés contre les colonisateurs, pour les opprimés contre les oppresseurs, pour les noirs contre les blancs, pour les ouvriers contre les patrons, pour la dictature du prolétariat contre la "démocratie bourgeoise" qui n'était qu'une forme de dictature des possédants. Pour la lutte des classes. J'étais aussi contre l'attitude de mon père qui refusait toute discussion et tout engagement et qui ne participait que rarement à des mouvements de grève pourtant fréquents dans les années 50. Et je trouvais injuste qu'il profitât des avantages que les grévistes avaient arrachés aux patrons par leurs luttes. Il appartenait à l'une des entreprises les plus puissantes de France, Renault, qui avait été nationalisée peu après la Libération. Renault, dont le syndicat majoritaire était la CGT, était une des entreprises les plus combatives et mon père ne manquait jamais de répéter, quand une grève débutait à Billancourt ou à Flin : "Quand Renault tousse, toute la France s'enrhume". Il est vrai que les mouvements sociaux chez Renault étaient très suivis et entraînaient souvent des grèves importantes dans d'autres secteurs d'activité.

Dans la "vie active".

Mes deux années d'enseignement à Varangéville furent deux années d'un militantisme désordonné. Très influencé par un jeune instit' sorti de l'EN l'année où j'avais été admis, et qui retrouvait une classe après trente deux mois d'Algérie. Deuxième classe, enseignant dans le bled, il avait toujours refusé de porter le fusil dans ses déplacements. De retour en France, il s'était inscrit à la cellule du Parti Communiste de Varangéville et en était très vite devenu un des responsables. Je l'accompagnais souvent dans des réunions, des sorties pour collages. Je rencontrais ainsi un militant communiste immigré italien, maçon de son métier qui avait fui le fascisme et avait activement participé à la Résistance. Il avait conservé toutes ses armes, persuadé qu'elles lui serviraient le Grand Soir.

Je militais avec mon collègue contre les lois nouvelles favorables aux écoles privées et nous organisions, après des campagnes d'affichage sauvage, des réunions à Saint-Nicolas, Varangéville et Dombasle. Je fus convoqué par le secrétaire de la section du SNI (Syndicat National des Instituteurs) qui avait été lui même convoqué par la police. Les affiches manuscrites (des dazibaos avant l'heure) étaient collées si haut sur les églises et les bâtiments publics qu'il fallait une échelle pour les décrocher. Et les curés du coin et leur valetaille n'étaient pas enthousiastes à la vue des murs de lieux de culte ornés de rectangles de dimensions variables dénonçant les

cadeaux que le pouvoir se préparait à leur faire. L’affiche posée sur la brosse du balai à manche double et à bout de bras était collée à plus de trois mètres cinquante. Le Mimile, notre secrétaire, pensa tout de suite à nous deux et à moi en particulier.



Je défilais à chaque occasion avec les communistes et autres opposants à la guerre d’Algérie. Les agents de la force publique de l’époque, autrement dit les poulets ou les hirondelles quand ceux-ci se déplaçaient à bicyclette, avaient de lourde capes qui, je le pensais, devaient les protéger de la pluie. Elles avaient une autre fonction. Pliées en quatre et posées sur

l’épaule, les agents tenaient leur cape à deux mains par la pointe, puis avançaient en la faisant tourner devant eux. Je découvris leur efficacité pour faire reculer une manif. Les billes de plomb cousues dans l’ourlet en faisaient une arme efficace. Certes, dès 68 et dans les années qui suivirent, les outils d’attaque et défense de la police avaient fait de gros progrès leur permettant de répondre aux manifestants casqués, armés de manches de pioche, de lance-pierres et éventuellement de cocktails Molotov.

Cette activité qui devenait routine m’incita à briser cet ennui grandissant, dont les raisons essentielles étaient un “abandon” de tous mes vieux camarades d’École Normale, qui les uns après les autres se mariaient et l’incapacité dans laquelle j’étais de me fixer avec une fille. L’idée de couple, de mariage (un enseignant ne pouvait alors vivre en couple sans être marié), m’angoissait à tel point que l’engagement pris et la date fixée, je fuyais lâchement, chargé d’une valise de fausses excuses. Ma décision de partir en Allemagne pour une année fut une belle occasion pour abandonner Colette. Une année passée (60-61) à Kappeln sur les bords de la Baltique. Une année de rencontres amicales, culturelles, amoureuse, d’expériences, une année faite d’imprévus, une année loin de la politique qui, en France, avait conduit à des situations dramatiques : le putsch des Généraux du 23 avril 1961, également appelé putsch d’Alger, tentative manquée de coup d’État.

Solitude et barbouille

Badonviller... Depuis trois mois. Nommé là à mon retour d’Allemagne. Impossible de récupérer mon poste de Varangeville. Terminé le travail d’institut en

classe primaire. Nommé au Cours Complémentaire de Badonviller pour enseigner l'allemand.

Badonviller... Fin fond de la Lorraine, limite des Vosges. Badonviller cul-de-sac. Un bus pour garder le lien avec la civilisation, avec Lunéville. Et pas tous les jours. Badonviller terminus. Ensuite, demi-tour. Ou alors, passer le col de la Chapelotte, puis le Donon et descente sur Schirmeck, direction Strasbourg. Badonviller, mon Guernesey sans le génie.

Je suis logé dans les bâtiments scolaires que je ne quitte guère. Une vie d'ermite succède à la vie aventureuse et tumultueuse en Teutonie. Je ne quitte mon antre que pour acheter les clopes, le pain, les pâtes, les flocons d'avoine et les pommes du repas du soir. Pour accompagner le matin dès sept heures et quart et le soir jusqu'à six heures et demie les enfants dans le car, une semaine par mois, lorsque je suis de service. Les autres jours, je me lève au grincement des freins du car de ramassage qui stoppe à quelques mètres de ma fenêtre.



Mon appartement se compose de deux pièces : deux glacières. Le matin, j'ai juste le temps de sauter dans mon pantalon, d'avaler un bol d'eau que je fais chauffer sur mon réchaud à gaz butane, de me passer les mains dans les cheveux pour plaquer les épis éventuels de la nuit. Je bois mon thé debout, le bol dans une main, le rasoir électrique dans l'autre. Je n'ai pas la fraîcheur du gardon quand, dix minutes plus tard, je me retrouve devant les élèves de la première heure. À midi, je mange à la cantine avec mes collègues et les enfants. Je n'allume mon fourneau à fuel qu'à la fin de ma journée. Deux heures pour tempérer les pièces aux plafonds à quatre mètres. Je peux ôter une pelure quand j'engloutis sans guère mastiquer les raviolis tièdes que je pique à la fourchette direct dans la boîte ou les flocons d'avoine cuits dans trois quarts de litre de lait avec des raisins secs que je pioche à la cuillère direct dans la casserole.

Je m'adonne à nouveau à mes activités de barbouilleur, activités que j'avais abandonnées depuis mon retour d'Allemagne. Je passe des heures à patauger dans les couleurs à l'huile, à en tartiner les toiles et les feuilles de bristol. Et c'est le supplice, lorsque, sous l'eau courante, je frotte chacun de mes doigts à la brosse à ongles. Je m'étonne que des stalactites de glace ne pendent pas à l'unique robinet au-dessus de l'évier. L'eau froide me bloque les articulations. Le matin, au réveil, les articulations ont doublé de volume et je peux à peine bouger les phalanges. Barbouiller et lire. Mes deux occupations. Le samedi, en début d'après-midi, les courses du week-end et je ne sors plus de ma tanière avant le lundi.

Pourquoi ce long préambule ? Et mai 68 ?

Je cherche seulement à te dire dans quel état d'esprit, je pouvais être dans les années qui ont suivi mon retour d'Allemagne. J'avais vingt-quatre ans. Je vivais reclus. Je n'étais au fait des événements que par l'intermédiaire du transistor acheté à Kiel qui me tenait compagnie à longueur de temps passé dans mes deux pièces.

Le meilleur devait cependant m'arriver à Badonviller : la rencontre de Marie France. Et tu vois, j'avais bien fait d'attendre la bonne personne. François n'aurait jamais été François et toi, tu ne serais pas là !

Les Békawés

Au cours de l'année 1962, je retournais, de temps à autre, le jeudi à Nancy où je retrouvais les Békawés qui étaient des amis de ma soeur Dany. De longues heures au Carnot, une

brasserie près de la fac qui alors était de lettres et de droit. En face du Carnot se trouvait l'Aca. Par une sorte d'accord tacite, le Carnot était "réservé" aux étudiants de lettres, plutôt de gauche, et l'Aca aux étudiants de droit, plutôt de droite.

Assis sur les banquettes du Carnot, face à une bière ou le plus souvent un café servi dans une petite tasse octogonale vert bouteille, six à huit jeunes garçons et deux ou trois filles d'une vingtaine d'années à peine pour certains, Claude, Marie, le grand et le petit Griff, le Bob, le Belge, Nofal, Georges et quelques autres, discutaient, s'engueulaient, plaisantaient. Ils refaisaient le monde, ou plutôt ils construisaient un monde nouveau. De temps à autre, l'un d'eux appelait "la Juju", une serveuse boulotte, robe noire, tablier blanc et un énorme noeud dans les cheveux, tout droit sortie d'une gravure de Hansi, pour un autre petit noir bien serré.

Marx, Lénine, Gramsci et bien d'autres dont je n'avais jamais entendu parler. J'étais impressionné et tentais de suivre le discours politique de ces anciens khâgneux dont certains poursuivaient des études littéraires, de philosophie ou de sociologie.

Faulkner, Fitzgerald, Gombrowitz, Henri Miller, mais aussi Baudelaire, Artaud, Maïakovski, Bataille, les surréalistes.

J'écoutais, je notais mentalement. Je découvris aussi que la bande dessinée avait aussi son charme pour ces garçons et Nofal accepta un jour de me prêter ses Lucky Luke.



Jourdheuil parlait de Brecht. Il se clarifiait les idées à nos dépends. De la confusion naîtrait la clarté.

Même au flipper, je ne parvenais pas à rivaliser.

Deux ou trois ans plus tard, Marie France et moi, nous retrouvions le groupe au Piroux, bistrot non loin de la gare, qui faisait partie du pâté de maisons aujourd'hui détruit pour permettre à des promoteurs de construire les deux tours près de la gare. Un jour, toute la bande descendit la rue Stanislas, tenant toute la largeur, imitant les avions. J'avais quelques inquiétudes pour Marie France enceinte de plusieurs mois de François...

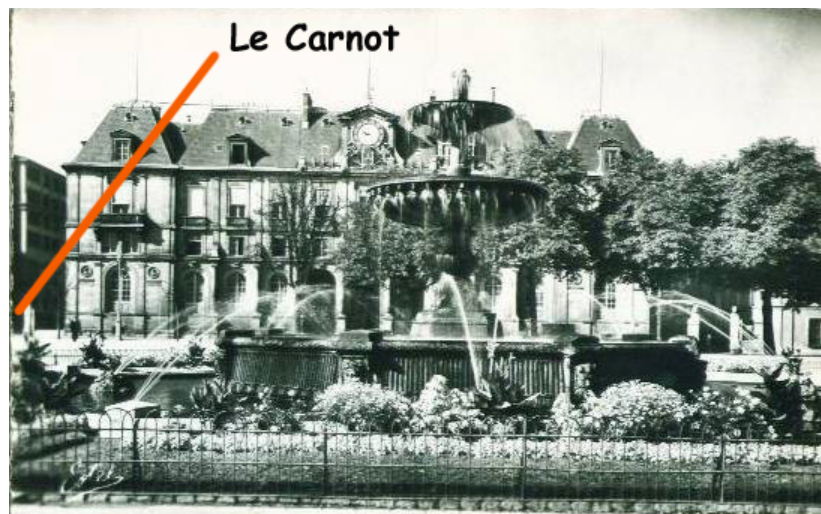
Pendant ce temps...

Après ce long préambule qui permet de me situer par rapport à ceux que je vais côtoyer pendant toutes les années agitées d'activité politique et dont un certain nombre sont encore mes amis, je dois donner quelques indications sur la situation historique. Et je prendrai l'essentiel des informations dans *Wikipédia*.

L'UEC, si elle a été fondée en 1939, est issue d'un grand nombre de groupes étudiants, aux effectifs et à la durée de vie plus ou moins importants, dont les plus anciens remontent à la toute fin du xixe siècle.

Cependant, on peut dater l'émergence du mouvement étudiant communiste à 1920, en parallèle avec la création de la jeunesse communiste et du Parti communiste français. Comme pour ces deux organisations, c'est la question de l'adhésion à la IIIe Internationale qui aboutit à sa création.

Les tendances et membres désignées comme « gauchistes » par l'UEC sont exclues en 1966, elles seront particulièrement actives dans la révolte étudiante de mai 68. Les exclusions ont pour raison principale soit l'adhésion de membres (comme Alain Krivine) aux idées trotskistes critiquant et rejetant durement le stalinisme et ses dérivés, qui aboutit à la formation de la Jeunesse communiste révolutionnaire (JCR,



Brasserie, juste à gauche de la fac de lettres et de droit

trotskistes). Soit la rupture de membres avec l'URSS préférant soutenir le maoïsme et la Chine, créant ainsi l'Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes (UJC (ml), maoïstes).

1966

La constitution, à la fin de 1966, des premiers Comités Vietnam de Base, c'est donc la réponse correcte dans son principe et dans sa forme, à la nécessité objective de l'édification en France d'une force politique anti-impérialiste capable de concrétiser la solidarité de fait entre le peuple français et les peuples agressés par l'impérialisme, capable de concrétiser les aspirations profondes du peuple français à soutenir la lutte des peuples qui affrontent directement l'impérialisme.

VIVE LE PEUPLE VIETNAMIEN

VIVE LE PEUPLE LAO

VIVE LA SOLIDARITE DES PEUPLES CONTRE L'IMPERIALISME

VIVE LA VICTORIEUSE GUERRE DU PEUPLE

Introduction et conclusion du Congrès des Comités Vietnam de Base en mars 68

Complément d'informations donné par mon vieux camarade Georges : Ce n'est qu'en 1965, qu'il y a eu les années pro-chinois (jusque là le grand homme, et il le reste pour moi, c'était Sartre), cette fois Nofal et moi, l'Hauwuy étant plutôt côté PCMLF, Murielle Hocquaux – chez qui, dans les Vosges on s'est réuni à une dizaine avant de faire notre GRCP... Union ensuite à l'UEC que nous avons vidée en créant l'UJCML dont nous fûmes la première cellule à sortir au grand jour, année fertile avec la venue de Judith Lacan ("Docteur, j'aime votre fille, que dois-je faire?", Nofal), Françoise Gacon, dite ... évidemment, dont s'empara le minibob, et Régis Debray qui nous avait présenté aux Ulmiens (Robert Linhard, Benny Lévy, plus tard Victor, Christian Riss, etc.).

Un soir, je dois me rendre à la Librairie du Marché, au début de la rue Saint Dizier, non loin de la Porte Saint-Nicolas. Nofal, Georges, le Belge m'ont demandé de venir participer à une réunion dans ces locaux du Parti Communiste. (Je viens à tort d'utiliser le pronom de la première personne du singulier. Marie France était aussi de la "fête".)

Je connaissais ces locaux. À la fin des années 50, j'avais participé à son achat avec un versement d'un cinquième de mon salaire, ce que je trouvais alors conséquent. Que me reste-t-il de cette soirée qui fut le départ de mon engagement auprès de ces jeunes militants? Je dis jeunes militants, car j'étais de six à huit ans plus âgé qu'eux.

Il est huit heures du soir, la nuit est tombée. Nous entrons dans la librairie et montons au premier étage. Une salle enfumée contient une trentaine de personnes, assises pour la plupart à même le plancher. Face à nous, à une table trois personnes

qui n'ont rien d'étudiants. Au centre, le "chef", une cinquantaine d'années. Échanges verbaux plus ou moins chauds. Jeu, comédie ou agressivité réelle. Incapable de le dire. Votes à main levée. Je regarde les étudiants du Carnot. Je les imite avec un léger temps de retard. Nofal demande une interruption de séance. Le groupe Carnot sort. Je sors avec eux. J'écoute, je regarde, je ne comprends rien. Révisionnisme, marxisme-léninisme, rapport Kroutchef, théorie-pratique. Des mots, des concepts qui n'avaient aucun sens pour moi. Peut-être, n'est-ce même pas dans ces moments que je les ai entendus pour la première fois.

Retour dans la salle où sont restés les autres militants de l'UEC et les responsables du Parti. Votes. Je lève la main. Je suis un pion.

Avant de partir, j'entends en conclusion le responsable du Parti : "Camarades, la lutte des claches, ch'est complexeche."

Je pense qu'il y a scission. Pourquoi ?



Il est évident qu'il me faut lire et tenter de comprendre les analyses marxistes léninistes. Manifeste du parti communiste, les luttes de classes en France 1848-1850, *Salair, Prix et Profit* de Karl Marx, *Que faire*, *L'impérialisme stade suprême du capitalisme* de Lénine me sont tout d'abord conseillés. J'achetai de moi-même trois volumes : *Grève*, *Grève de masse*, *Grève politique de masse*, de Maurice Thorès. Je suis la seule personne que je connaisse qui ait lu ces ouvrages sortis des oeuvres complètes du principal dirigeant du Parti Communiste de l'après guerre.

Althusser est le philosophe, maître des "ulmars". *Pour Marx. Les cahiers du Marxisme léninisme..* Toujours le même refrain : je n'y comprends pas grand chose.

Il y a effectivement scission. Nofal et quelques autres sont en contact avec les Normaliens de la rue d'Ulm. C'est le début de l'UJC(ml). Nofal fait partie du bureau politique.

L'Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes, UJC (ml), est une organisation maoïste fondée le 10 décembre 1966 par une centaine de militants exclus de l'Union des étudiants communistes. Dirigée par Benny Lévy, Robert Linhart et Jacques Broyelle, (le vrai patron est alors Robert Linhart) elle est principalement implantée à Paris à l'École normale supérieure. Contrairement au Mouvement communiste français (marxiste-léniniste) et au Parti communiste marxiste-léniniste de France, l'UJC (ml) considère que la construction du parti communiste doit reposer sur l'initiative des masses populaires.

Pour l'UJC (ml), les étudiants maoïstes doivent se lier aux ouvriers en abandonnant leurs études et en allant travailler dans les usines. Elle crée les Comités Vietnam de base pour défendre le régime du Nord-Vietnam contre l'armée américaine et publie le journal *Garde rouge*.

Les principes et les thèses qui constituent la résolution de la première session du premier Congrès de l'U. J. C. (m.-l.) ont guidé notre lutte contre le révisionnisme dans l'U. E. C., organisation étudiante du P. C. F. révisionniste. Cette lutte est aujourd'hui victorieuse : l'U. E. C. n'existe plus; la majorité réelle des étudiants communistes se sont placés sur les positions du marxisme-léninisme.

RÉSOLUTION POLITIQUE DE LA 1ère SESSION DU 1er CONGRÈS
DE L'U. J. C. (m.l.) [Tiré des Cahiers Marxistes-Léninistes, n°15, janvier-février 1967.]

Garde rouge à Nancy

Le journal *Garde Rouge* est à Nancy. Même si les principaux responsables de la direction politique sont à Paris, des militants de la rue d'Ulm essentiellement, l'organisation est née en province. Le mouvement ne devait pas apparaître comme un phénomène parisien.

Un titre est à composer avec portrait de Mao (absent du premier numéro), celui qui bientôt sera notre grand timonier, le soleil rouge qui illumine notre coeur.

Pour la Révolution Prolétarienne mondiale, la base rouge de la République Populaire de Chine est le point d'appui principal ;

- Le front avancé de la Révolution Prolétarienne en France, ce sont les marxistes-léninistes qui, par tout, luttent et s'organisent, ne comptant que sur leurs propres forces.

Force au début de son essor, elle est encore faible ; force révolutionnaire, justement guidée, solidement fondée, elle est invincible.

La catastrophe que les révisionnistes français viennent de subir, ils le sentent, les marxistes-léninistes le savent, sera suivie d'autres, décisives.

Vive l'Union de la jeunesse communiste (marxiste-léniniste)! Vive le marxisme-léninisme !

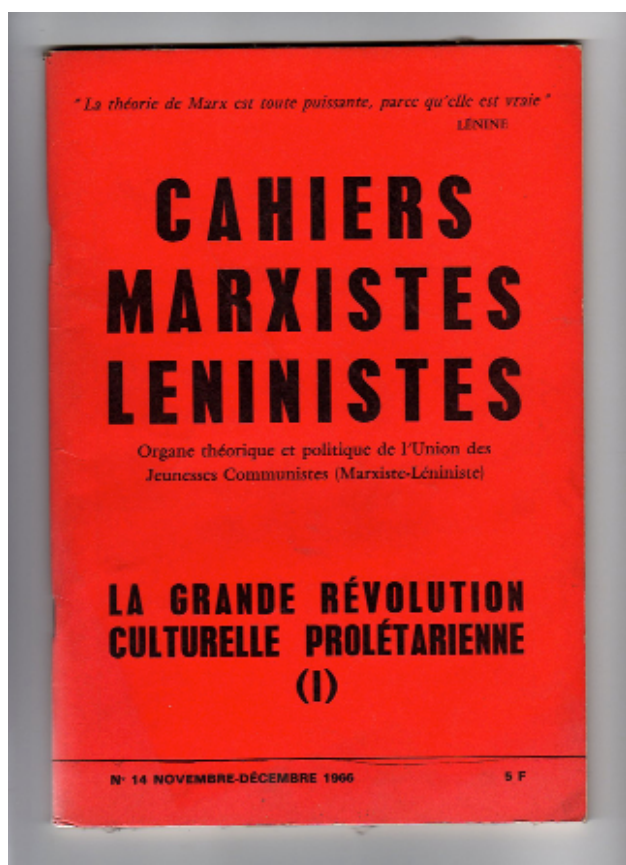
Gérard et Jacques, deux révolutionnaires professionnels, les premiers que je rencontre, mais j'en verrai bien d'autres au cours des mois et des années à venir, sont descendus de Paris pour contrôler la fabrication du journal. Je réalise des gravures sur bois : *Barrage paysan, Piquets de grève, défilés de prolétaires avec banderole* "Travailleurs de tous les pays unissez-vous.

“Grave erreur!” Georges me dit d’apporter la correction au mot d’ordre qui doit être un mot d’ordre interne : “unissons nous” et non un mot d’ordre externe comme je l’ai gravé.

Tienno, intéressé par les gravures passe aux HLM de la rue Jeanne d’Arc pour une commande .

Portraits de Marx, Lénine, Mao, Ho Chi Min (l’oncle Ho a beaucoup de succès), et plus tard de Bobby Seale, Huey P. Newton, Malcom X, membres du mouvement révolutionnaire armé du Black Panther Party U.S.

Le journal est également illustré de poings écrasant des G.I. au Viet-Nam ou de pieds des combattants révolutionnaires aplatisant sous sa semelle le misérable combattant de l’armée impérialiste. Ces images sont réalisées en linogravure avant d’être transmises à l’imprimeur.



Il me faut multiplier les tirages des gravures sur bois. Une partie est vendue à Paris dans la librairie tenue par Tiennot au profit de l’organisation, une autre est destinée à être offerte aux partis frères par les délégations en Chine ou en Albanie.

J’ai la surprise, un jour de voir au cinéma, couvrant toute la surface de l’écran, deux de ces gravures que Jean Luc Godard a utilisées en 1967 dans son film La chinoise.

Je ne suis pas certain que le réalisme socialiste m’ait apporté beaucoup de satisfactions.

Très jeune, j’ai apprécié dessin et peinture. Dès la fin de mes études à l’Ecole Normale, je m’installais dans une des pièces de l’appartement de mes parents et tentais de représenter des paysages (Petit canal, jardin vu de la fenêtre, cabane de mon grand père...)

dans une forme hésitant entre l’impressionnisme et l’expressionnisme, les deux formes de représentation que je connaissais par les reproductions d’un livre de peinture qui m’avait été offert à un anniversaire.

Les peintres que j’avais rencontrés au cours de mon séjour en Allemagne et mes premières visites de musées m’avaient appris que les formes et les pratiques picturales pouvaient varier à l’infini. Cette figuration me réussissait plutôt bien. J’avais obtenu à mon retour d’Allemagne le premier prix à une exposition de la jeune peinture organisée par la ville de Strasbourg.



Premier Garde Rouge. Premier journal de l'UJC (ml) imprimé à Nancy

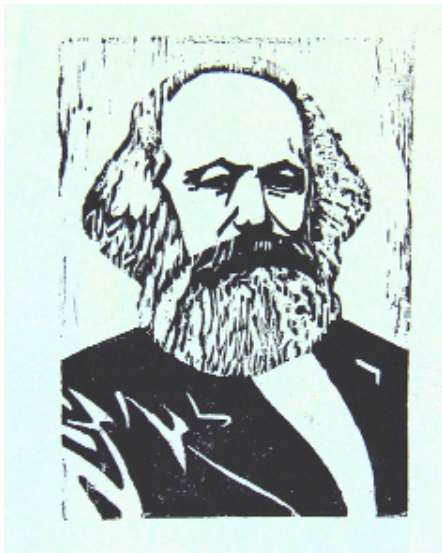


Quand je connus Michel Picard, il m'expliqua et me convainquit que le temps de la représentation était terminé. La peinture était à traiter en tant qu'elle-même sans souci de représentation. Je me laissais aller. Ce fut certainement le moment où je pris le plus de plaisir avec la couleur, le plus de plaisir durant l'acte de peindre, même si souvent le résultat, dans les semaines qui suivaient, ne correspondait pas à celui espéré. Mondrian, Viera da Silva, Klee, de Stael devenaient mes "modèles". Surtout les deux derniers, car une figuration était toujours présente. Le réalisme socialiste, l'art au service des masses, l'art pour l'édification du prolétariat brisa net mes élans picturaux, mes recherches graphiques. Je passais des heures à creuser dans la planche, certes toujours curieux du résultat au moment de l'encrage, mais sans autre enthousiasme que celui d'oeuvrer à la préparation du Grand Soir.

Si dégâts collatéraux il y eut, pour moi ce fut dans ces moments d'une foi absurde et d'obéissance insensée. J'en ai parlé plusieurs

fois avec Nofal, ou plutôt, c'est lui qui engagea la discussion sur ce sujet. Après trois ans de réalisme socialiste à la chinoise, je n'ai jamais pu reprendre les pinceaux avec le même plaisir, avec la même confiance en mes possibilités créatrices, même modestes. Je me suis ensuite converti photographe de scène et de plateau, ce qui m'a donné quelques satisfactions et également quelque argent, rien de négligeable.

Huey Newton



Les représentations de lieux ou de personnes ne m'ont jamais donné le plaisir des premiers moments. Je n'ai jamais retrouvé mon enthousiasme.

Théorie Pratique Théorie

L'impérialisme et les réactionnaires sont des tigres en papier. C'est le peuple qui est vraiment puissant, et non les réactionnaires.

"Ils soulèvent une pierre pour se la laisser tomber sur les pieds"

Quel que soit le moment où éclatera la guerre civile à l'échelle nationale, nous devons être prêt.

Les masses sont les véritables héros.

Servir le peuple de tout coeur sans nous couper un seul instant des masses.

Mao Tsé-Toung

Nous en avons un plein "petit livre rouge".

À cette époque, commença réellement ma formation théorique. Par la lecture, certes, mais par la participation à des réunions qui avaient lieu toutes les semaines ou presque. Les rendez-vous avaient lieu au Bar Américain, maintenant Brasserie alsacienne, place André Maginot qu'on appelait plus souvent place Saint Jean. Au fond de la salle, après



avoir longé le bar et laissé sur la gauche les deux billards où j'avais passé de nombreuses heures, quelques années plus tôt, nous pénétrions dans une salle déjà enfumée et sans aération. Nofal était déjà assis au centre d'une table rectangulaire où une quinzaine de personnes prenaient place. Un garçon venait pour les commandes, bières ou cafés et la séance commençait.

De ces soirées plus qu'austères, au cours desquelles le rire, la plaisanterie paraissaient un crime de lèse-idéologie, une hérésie marxiste-léniniste, il ne me reste que des images sans réel contenu.

Souvenirs dans le désordre :

Nofal commentait les faits de la semaine et faisait un rapport de ce qu'il avait appris du "National".

Chacun avait ouvert son *Petit Livre Rouge*. Une phrase était lue et commentée. Objectif : nous remettre dans le droit chemin de la Révolution sous la direction du Président Mao.

Nous étions l'Avant-garde au service la classe ouvrière, concept tout à fait abstrait et dont la signification de ce qui ne m'apparaissait alors comme une évidence me laisserait aujourd'hui plutôt perplexe.

À l'ordre du jour : commentaires et remarques explicatives sur les informations trouvées dans *Pékin-information*.

Lecture et commentaire des tracts à distribuer à la sortie des usines.

Injonction explicite à la Gacon, jeune agrégée de philo, de ne pas arrêter juste devant la porte de l'usine sa TR4 rouge (Triumph, voiture décapotable très prisée par les jeunes bourgeois friqués).

Critiques des nouvelles gravures sur bois : poings trop gros des prolétaires en



Daniel Cohn-Bendit, Marc Kravetz, Tienno Grumbach



Premier prix de la jeune peinture de la ville de Strasbourg.

comparaison de leurs têtes. Le prolétaire a donc tout dans les poings et rien dans la tête. Le très bon camarade, le très bon ami qui me fit cette remarque n'en a plus le souvenir et c'est très bien.



Préparation des interventions dans la rue des Comités Vietnam de Base, dont les militants de l'UJC(ml), seuls militants conséquents devaient être les dirigeants de ces démocrates qui également dénonçaient la guerre et apportaient leur soutien à la Juste Lutte du Peuple Vietnamien sous la direction du Président Hô Chi Minh.

Fabrication de *dazibaos*, journaux écrits à grands caractères (inspirés de la pratique chinoise durant la révolution culturelle) que nous placions sur des panneaux

Huey Newton

doubles posés ou portés et transformés ainsi en hommes sandwich. Des photographies de presse montraient les atrocités commises par les GI et les ravages du napalm.



Bobby Seale

Trois ou quatre militants se regroupaient autour du porteur de panneaux, place Mangin ou à la sortie de supermarchés, et distribuaient des tracts jusqu'à ce que des flics trop insistants nous obligent à quitter les lieux. Une trop grande résistance n'avait comme conséquence qu'une destruction des panneaux et une injonction plus musclée à dégager les lieux. Rien de méchant, mais aucune confrontation musclée n'avait encore eu lieu et les flics ne savaient pas encore ce qu'étaient les Maos, les Trotz's, les Anars et bien évidemment ils n'avaient jamais entendu parler des Comités Vietnam de base qui étaient pour l'essentiel dans notre activité militante.

Au cours des conseils cantonaux du SNI où j'avais été élu à main levée dans ma section, je proposai par deux fois à la tribune une motion condamnant sans réserve l'agression US au Vietnam, motion qui ne fut même pas proposée aux voix, le mot d'ordre de toutes les tendances étant alors "Paix au Viet-nam".

Manif minimale

Jeanne, je t'ai prévenue : la chronologie, tu devras la reconstituer toi-même. J'ai déjà assez de mal à retrouver les événements.

21 février 1968, donc trois mois avant mai. Manifestation anti-impérialiste, anticolonialiste, anti-néocolonialiste, en mémoire des exactions des coloniaux français et notamment des massacres d'Algériens en 1945 à Sétif.

Je retrouve tous mes camarades à l'A.G., rue Gustave Simon, le soir à 18 heures. Une réunion débat avec différentes organisations révolutionnaires, notamment africaines et nord-africaines doit avoir lieu vers 21 heures. J'arrive à l'A.G. et comprends tout de suite qu'un certain désaccord existe entre les personnes présentes.



Ça gesticule, ça braille, ça controve, ça dialectise. Une fois de plus, je n'y comprends rien. Je retiens cependant l'essentiel : une manifestation a été prévue dans Nancy, refusée par la préfecture, donc illégale si elle est maintenue. Les Maos sont pour le maintien, les anars également. Les Trots

sont partagés, car ils n'en ont pas référé à la direction.

Quant aux africains, il est évident qu'ils ne peuvent prendre le risque de se faire arrêter. Pour cette manif, nous sommes une soixantaine selon les organisations politiques, une vingtaine selon la police.

Traversée de la place Stanislas, rue des Dom's, on remonte la rue Saint Jean vers la gare. Nous marchons vite; j'ai quelque mal à suivre pour cause de patte folle. Je n'ai plus de souvenir des slogans que nous devons brailler. "Libérez nos camarades" n'est pas encore à l'ordre du jour. Mai n'est pas encore passé par là.

En tête de manif, comme souvent, honneur aux chefs, aux responsables, aux huiles. Cette fois, il ne s'agit que de deux profs, Copeau et Douillet, tous deux enseignants de la fac de lettres. Nous passons toujours au pas de charge devant les Réunis, aujourd'hui le Printemps, et longeons la Place Thiers. Nous battons certainement un record de vitesse pour une manif. Nous descendons la rue Stanislas. Bientôt fini. J'ai la patte qui traîne de plus en plus, je n'arrive plus à suivre. Au

moment où les premiers manifestants arrivent Place Dombasle, une trentaine de flics se précipitent et barrent le passage. D'autres qui nous suivaient se précipitent également et ferment la nasse. J'ai juste le temps de me glisser sur les premières marches d'une porte palière avec une camarade dont la veste en peau de lapin, dans la semi-obscurité, confirmait son allure bourgeoise. De manifestants, nous devenons spectateurs. Une dizaine de manifestants seulement dont les deux profs sont appréhendés par des flics qui, dans les mois qui suivront auront fait bien des progrès. Les manifestants aussi.

Quelques-uns d'entre nous rejoignent la Taverne Alsacienne. Le Patron, le René, porte des repas et des meilleurs au poste, qui sont dégustés à la vue des flics qui doivent se satisfaire de sandwichs pâté ou saucifluhe.

Les manifs qui suivirent furent mieux organisées, encadrées par des services d'ordre et défense, et avec un nombre de participants bien plus conséquent.

Souvenirs de formation.

Formation et marche à pied.

Réunion au Bar Américain. J'ai emmené notre tout neuf magnétoscope. Une "folie" en quelque sorte en cette époque où nous avons à peine un salaire pour vivre. Marie et moi l'utilisions pour des montages audio-visuels.

Marie France lisait des poèmes. Je me souviens des "*Tragiques*" d'Agrippa D'Aubigné. Je tentais ensuite d'illustrer ces poèmes. Je pense qu'elle avait accepté cette dépense déraisonnable, car le magnéto permettait aussi d'enregistrer la voix de François dont les réflexions nous charmaient ou étonnaient parfois.

Les appareils à cette époque étaient lourds.

Nous roulons sur la route d'Art-sur-Meurthe avec l'enregistrement de la soirée sur la bande. Une réécoute des échanges, de l'usage des concepts, me permettra peut-être de saisir l'essentiel des propos qui s'étaient tenus.

Au tableau de bord, le voyant rouge est allumé. Pas question de trouver une station sur cette route. Et... panne sèche. Je me laisse aller dans la descente qui longe le canal de la Marne au Rhin. Je stoppe sur le bas côté. Inutile de penser au stop. Aucune voiture ne passe. Il est près de minuit. Sept kilomètres à faire jusqu'aux HLMs.

Je ne veux pas laisser le magnétoscope dans la voiture. Si je me fais voler la voiture, je suis assuré et de plus, la voiture n'a plus d'essence, donc elle ne risque guère.

Mais, je crains pour le magnétoscope. C'est lourd. Le trajet est long. C'est de plus en plus lourd. Marie France n'était pas d'accord pour emporter le magnéto. Elle



me soulage néanmoins et prend largement sa part. Deux heures bientôt et à sept heures, il faudra se lever.

Je me refuse à poser la question sur le sens de toute cette dépense d'énergie.

Souvenir et mange bitume.

“C’est un moment important. La théorie est nécessaire à tout révolutionnaire. La théorie est essentielle. Il faut absolument y aller”.

À entendre cette injonction de je ne sais plus quel chef, j’ai l’impression qu’il y va de l’avenir de la révolution. Refuser l’aller retour Nancy Lyon dans la journée, sur des routes nationales qui, à l’époque, traversaient toutes les villes et les plus petits bleds, serait considéré comme un acte contre-révolutionnaire qui aurait certainement amené à une autocritique du “refuznic”.

Deux voitures, cinq par voiture.

Le dimanche matin, nous quittons Nancy à quatre heures et demi. Je suis au volant de la Dauphine. Langres, l’interminable plateau, Dijon... Je colle au mieux à

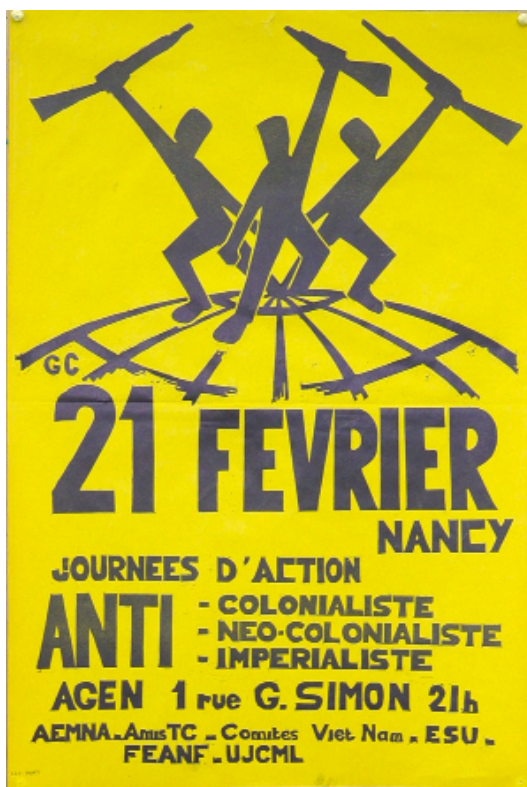
la voiture qui me précède. Vers huit heures, la voiture de tête s’arrête à une station-service. Bonne idée. Je fais également le plein. Les trois camarades tassés à l’arrière en profitent pour se dégourdir les jambes. Et on reprend la route. Morne ambiance. Je conduis. Nous fumons clope sur clope.

Lyon. Une place. Je n’ai pas perdu mon guide. Arrêt. (À cette époque, pas de problèmes de stationnement) Tout le monde descend. Tout le monde remonte. Ce n’est que l’arrêt du premier contact. Nous sommes guidés ce dimanche matin dans une ville très calme. Le Lyonnais et madame, précédés des jeunes donzelles en socquettes blanches et gants blancs, tenant leur livre de messe ne se dirigent pas encore vers l’église pour la messe de dix heures. (Cliché anticlérical)

Second arrêt. C’est le bon. Où sommes-nous ? Dans quel quartier ? je n’en ai pas la moindre idée. Je ne pose aucune question. Je

ne le saurai jamais. Le militant n’est pas curieux. Sécurité.

Nous sommes une soixantaine dans une salle de cours. Un grand tableau m’apparaît comme l’indice majeur. Nous allons avoir une conférence sur le Chapitre 3 du livre troisième du Capital. Trois types sont en tribune. L’un d’eux est appelé



Victor. C'est à peu près tout ce que j'ai retenu de ces trois heures passées à écouter les commentaires, l'exégèse du livre sacré du grand Karl.

Je cherche à brancher le magnétoscope. Mais qui est ce type ? Un provocateur, un flic des RG, un naïf, un inconscient. Penaud, je range mon matériel sans trop comprendre cette parano de types qui m'avaient pourtant cité Lénine et dit que dans tout groupe de dix personnes, il y a au moins un flic. Sur les soixante, on pouvait en espérer au moins deux ou trois qui n'étaient pas là pour améliorer leur culture politique, mais pour repérer les présents à la réunion et qui n'auraient certainement pas utilisé un matériel aussi peu discret.

Trajet aller silencieux. Retour morose. Arrivée à Dombasle à la nuit. Journée pourrie. Pour moi, la révolution n'a pas progressé d'un pouce.

Théorie, pratique, théorie. Qu'est-ce que j'en fous de cette théorie. J'ai rien rien rien compris (Leit motiv bientôt running gag).Mais pendant ce temps. (bis)...



Mais pendant ce temps. (bis)...

Le Mouvement du 22-Mars

Le Mouvement du 22-Mars est un mouvement étudiant né le 22 mars 1968 à la faculté de Nanterre.

D'inspiration libertaire, il a pour principale tête d'affiche Daniel Cohn-Bendit. Il se manifeste par l'occupation prolongée des locaux de la faculté de Nanterre.

L'affaire a démarré un an plus tôt, le 20 mars 1967 lorsque les étudiants de Nanterre décident de manière spontanée d'investir le bâtiment de la cité universitaire

réservé aux étudiantes, ce qui provoquera leur expulsion musclée par les forces de l'ordre — or à l'époque, et depuis le Moyen Age, les forces de police n'ont pas le droit d'entrer à l'université — et la circulation d'une liste noire d'étudiants que les professeurs étaient invités à refuser à leurs cours, parmi lesquels Daniel Cohn-Bendit qui s'est même vu notifier une demande de quitter le territoire (ce qui finira par advenir : il ne participera qu'au prélude de Mai 68).

Les étudiants de ce qui allait devenir le mouvement du 22-Mars passent une année à diffuser leurs idées sur la liberté sexuelle et sur les névroses qu'induisent le manque de liberté dans ce domaine et dans d'autres. Lorsque le bruit court que Dany Cohn-Bendit va être transféré dans une autre université, une grande grève est déclenchée par tous les étudiants anarchistes et/ou de gauche, comme la JCR.

Le 2 mai, Nanterre est fermée par son doyen. Le mouvement se dirige vers la Sorbonne. C'est le début des événements de Mai 68. Comme onze autres mouvements d'extrême gauche, il est dissous le 12 juin 1968.

3 mai

Premières barricades de Mai 68

La police, à la demande du recteur Jean Roche, fait évacuer la Sorbonne où se tient un meeting de protestation. Les étudiants dressent alors des barricades sur le "boul'Mich". La crise de Mai 68 commence dans les rues du Quartier latin : barricades, pavés et cocktails Molotov sont les armes des étudiants contre les matraques et gaz lacrymogènes des CRS. L'évacuation se déroule sans ménagement et dans la violence : 600 personnes sont arrêtées. La révolte, d'abord universitaire, débouchera sur des grèves et une crise sociale généralisée.

10 mai

La "nuit des barricades"

La révolte des étudiants atteint son point culminant dans la nuit du 10 au 11 mai au cours de laquelle étudiants et CRS s'affrontent dans de véritables combats de rues : voitures incendiées, rues dépavées, vitrines brisées, centaines de blessés. Le pays est stupéfait et l'agitation étudiante, jusque-là isolée, rencontre alors la sympathie d'une grande partie de l'opinion publique. Le 13 mai, les syndicats manifesteront avec les étudiants pour protester contre les brutalités policières et, le 14 mai, une vague de grèves commencera.

Je ne sais où je me situe dans cette histoire que Cohn Bendit appellera plus tard le Grand Bazar.

Nous apprenons que le 3 mai, les étudiants réunis à la Sorbonne sont évacués par la police. Le SNE.SUP dont le responsable était Alain Geismar et l' UNEF dont le vice président était Jacques Sauvageot dénoncent une atteinte aux franchises universitaires et déclarent la grève illimitée.

La grande grève

Après les nuits des barricades à Paris, la FEN (Fédération de l'Education Nationale) syndicat de tous les personnels de l'éducation nationale appelle à la grève générale.

La décision d'une grève au Collège ne pose aucun problème. L'arrêt du travail est signalé à l'administration et aux élèves. Un certain nombre d'enseignants du Collège, notamment par crainte d'une perte de salaire, gardent leur classe et les élèves qui se présentent à l'établissement.

Une rencontre a lieu entre le secrétaire du SNI, Maurice Petit, des enseignants du Conseil Syndical, Isidore, Zuraw, Broneck, Privet et moi et des responsables de la CGT, Thomassin, Aubert et Serrières et de la CFDT, Klingler, de l'usine Solvay. Un tract est rédigé pour appeler l'ensemble du personnel Solvay à la grève.

Le 13 mai, à six heures du matin, nous sommes devant la grande porte de l'usine : deux responsables syndicaux Solvay et quatre enseignants, dont Marie France. Trois ou quatre se rendent à l'autre entrée, celle de la production.

Le portail donne directement sur la nationale. La majorité des ouvriers ne va pas tarder à arriver en vélo. Les quelques cadres qui ont une voiture ne sont pas encore à l'usine et la cour est vide.

Le portail est vraiment très large. Nous sommes espacés chacun de deux bons mètres et je me demande comment nous pourrions arrêter les prolos à bicyclette et leur expliquer notre présence et la nécessité de cesser le travail. Le premier se présente. Nous déplaçons latéralement pour lui interdire le passage. Il s'arrête, écoute, va ranger son vélo puis nous rejoint. Pour les suivants, le même manège se répète. Quand les ouvriers, quelques minutes avant la prise de service, arrivent en masse, nous sommes assez nombreux pour fermer le passage. Des explications sont données par petits groupes. L'occupation de l'usine s'organise dans le plus grand calme et avec bonne humeur. Moqueries, plaisanteries sont adressées par des cris ou au mégaphone aux cols blancs, ingénieurs et employés des grands bureaux qui majoritairement sont à leur poste.

Une heure plus tard, plusieurs centaines d'ouvriers discutent, plaisantent dans la cour de l'usine. Pas un ingénieur, pas un sbire du patron, pas un contremaître pour inciter les ouvriers à reprendre le travail.

Les responsables syndicaux grimpent sur le palier de l'entrée dans les bâtiments. Ils commentent la situation nationale. La grève s'étend et devient générale. Pas de protestations, tous les présents semblent satisfaits, et à chaque pause des orateurs, ce sont des acclamations qui ponctuent les phrases et les slogans.

Dans l'improvisation, vers dix heures, un défilé traverse Dombasle. Quelques ouvriers restent pour veiller sur l'outil de production, éviter les incidents ou les éventuelles fausses manoeuvres dans le fonctionnement des machines. Et, ce qui semble une première de mémoire prolo dombaslois, le défilé se dirige vers la mairie. Je ne me souviens plus des chants ou slogans criés le long du parcours de quelques centaines de mètres. Sur le perron de la mairie, les responsables syndicaux, y compris

Maurice Petit, le responsable SNI de notre section cantonale, prennent la parole devant un public beaucoup plus nombreux que les seuls ouvriers de Solvay. Public tout acquis. Tout le monde calme et souriant, mais surtout surpris d'être là, ensemble, en grève.



Après la dispersion, les "Solvay" retournent à leur usine pour discuter de l'occupation de l'entreprise et de la répartition des tâches : sécurité, entretien, piquets de grève...

Je repasse au collège pour voir qui travaille et qui suit le mouvement. Nous sommes une grande majorité à cesser le travail. Nombreux sont les élèves dans la cour, qui attendent l'heure de la sortie.

Je rentre à la maison pour repartir très vite.

Un tourbillon.

les quatre à cinq années qui ont suivi, j'étais très souvent absent de la maison. Réunions, manifestations ou tout simplement après-midis passés à la Taverne Alsacienne, trottoir Héré. Le "père Muller", le René, le patron, nous permettait de rester à l'avant de la salle où nous pouvions passer des heures avec un seul café. Dans le fond de la salle se trouvait le restaurant où des

**LA POLICE S'AFFICHE
AUX BEAUX-ARTS**



intellectuels nancéens et les acteurs ou les musiciens et chanteurs d'opéra, de passage, venaient profiter de



l'excellente cuisine de la femme du René. Il y avait toujours à midi un plat qui pouvait être mangé dans la partie "bistrot" pour un prix très raisonnable. Je me souviens avoir parfois vers 13 heures, 13 heures 30, n'ayant classe que le matin et ayant rejoint la Taverne dès que Marie et les enfants avaient été déposés à l'école, avoir commandé, bien que n'ayant pas faim, un petit salé au lentilles et un verre de rouge. Pour le plaisir.

Kravetz, Géné, Chartreux, Nofal que le René appelait Ravachol, avaient fait de ce lieu, dès 67, une sorte de quartier général, ou pour le moins, un lieu de rendez-vous où se trouvaient toujours plusieurs Maos, Anars ou sympathisants qui étaient au fait des derniers incidents. À noter que c'est à la Taverne que j'ai rencontré Jean Claude Gérard, le père d'Ulysse

que tu as connu à l'école Jules Ferry. Pendant des années je ne l'ai connu sous d'autre nom que Duduf. Il faisait le service au restaurant, à midi et parfois le soir, pour se payer ses études. Quant au René, comme déjà dit, il fournissait gratuitement des repas à ceux qui, arrêtés, étaient au poste de police. Il portait les repas lui-même. Repas somptueux aux dire des "victimes" qui les dégustaient devant les flics et leurs sandwiches.

Grève de masse à Dombasle



Les trois ou quatre premiers jours qui suivent l'unique manifestation du 13 mai à Dombasle, je les passe essentiellement en réunion avec des enseignants pour la rédaction de tracts que nous diffusons ensuite à la population dombasloise. Nous discutons avec les militants des piquets de grève de Solvay, des entreprises Boussac et Marchal. Marie France est plus à l'aise que moi avec les femmes des tissages. J'apprends néanmoins très vite les conditions difficiles, pénibles dans lesquelles travaillent les femmes dans le textile et des relations insupportables qu'elles peuvent avoir avec certains contremaîtres ou contremaîtresses.

Et un soir, à l'heure des informations, c'est la surprise. Sur "l'étrange lucarne" en noir et blanc, en lieu et place du présentateur du journal télé habituel, Cohn Bendit, Geismar et Sauvageot. Ce jour là, l'ORTF, la voix officielle de la France, n'est plus dans les mains du pouvoir politique ou pour le moins, ce pouvoir politique semble avoir changé de mains.... Illusion - désillusion.

Comme déjà dit, je me sens plus à l'aise avec les ouvriers, autour du brasero devant le portail d'entrée de l'usine qu'auprès des ouvrières du textile. Nous sommes en mai et cependant, les nuits sont fraîches. Les braseros réchauffent les quelques ouvriers militants qui veillent sur "l'outil de production". Certains surveillent les entrées et sorties lorsque d'autres continuent à faire fonctionner les fours qui en aucun cas ne doivent s'arrêter. Un arrêt des fours signifierait la fin définitive de leur fonctionnement.

Une péniche de charbon juste en face du portail (il n'y a que la route à traverser) fournit le combustible de tous les braseros durant toute la grève et elle penche bizarrement sur un flanc quelques semaines plus tard.

Je connais un certain nombre de ces travailleurs et notamment les responsables syndicaux CGT et CFDT (minoritaire), qui en tant que délégués du personnel nous ont confié la direction de leurs colonies de vacances.

J'ai dirigé La Colonie de Douarnenez de 67 à 70 et une année encore, mais en Allemagne. Après avoir provoqué un mini scandale en rebaptisant la Colonie Solvay

en Colonie du Comité d'Établissement des Usines Solvay, je proposai en juillet 68 une colonie à l'organisation très libertaire, sans équipes, sans moniteur attribué à des colons si ce n'était pour les tâches matérielles. Épuisant, mais passionnant.

Mais là, je m'égare.

J'aimais discuter avec les ouvriers des piquets de grève qui, un après-midi, nous emmenèrent, Marie France, François et moi, visiter les ateliers. Immense hall vide et silencieux, où tous les corps de métiers étaient représentés, électriciens, plombiers, tourneurs, mécaniciens, menuisiers..., chargés de l'entretien et de la réparation des outils et machines de la production et des bâtiments. Des miradors situés à environ quatre mètres de haut permettaient aux contremaîtres ou autres gardes-chiourme de surveiller le travail de la main d'oeuvre employée. Ton père avait alors trois ans et demi et était attentif. Il semblait très intéressé. Nous lui avons expliqué que l'usine était vide, les ouvriers étaient en grève, car les patrons ne faisaient qu'"embêter" les ouvriers.

François écoutait et regardait. Quelques heures plus tard, le lendemain peut-être, il nous annonça : "Quand je serai grand, je serai pas ouvrier, je serai patron". Notre éducation "prolétarienne" était à revoir.

Un soir, assez tard, j'étais avec une dizaine de gars près du brasero qui nous grillait la face tandis qu'on caillait pile bien qu'emmitouflés eux dans leur canadiennes, moi dans ma parka. Le patron, "Môssieur Carré", s'approcha du groupe. Manteau, foulard et chapeau bien enfoncé, il fit le tour du groupe dont il connaissait par le nom la plupart d'entre eux et serrait la main de chacun. Lorsqu'il fut face à moi, il me tendit la main comme aux autres et souleva son chapeau. Déconcerté, avec la rage et dans une totale confusion, j'acceptai sa main et je la lui serrai. Honte et colère. Je ne sais quel sentiment dominait. Il avait marqué la différence qui existait entre "eux" et moi. Il avait ôté son chapeau pour me saluer ! Je ne suis pas certain que les ouvriers qui étaient là et échangeaient des banalités avec leur patron aient apporté autant de signification à ce geste. Quelques minutes plus tard, je regagnai la maison où nous avons emménagé depuis peu et où il y avait tant à faire.

Manif à l'ORTF

Parmi ces souvenirs, il ne me reste guère que des images de moments que j'ai bien du mal à ordonner.

Manifestation à l'ORTF de Nancy, dont les studios se trouvaient derrière Nancy-Thermal. C'est là que je croisai pour la première fois Jacques Ballereau. Il était très "chaud". Il apparaissait clairement qu'il cherchait un affrontement avec les quelques malheureux flics à képi et bâtons blancs qui étaient "réfugiés" dans leur panier à salade dont le nom prenait tout son sens au vu de la manière dont une vingtaine d'"enragés" le secouaient. Comment ce termina cette agitation ? Plus de souvenir. Le véhicule resta sur ses quatre roues.

J'emmenai Ballereau à la fac de lettres où je retrouvai Lili et Jacquou, deux filles appartenant au groupe mao et qui m'engueulèrent pour cause de participation à des manifestations qui n'avaient rien de prolétariennes. "L'agitation n'était que le fait de petits bourgeois étudiants, que notre rôle n'était pas de se mêler à cette contestation, que nous risquions de nous perdre dans des actions déviationnistes qui n'avaient rien à voir avec l'objectif révolutionnaire final. j'acquiesçai sans enthousiasme, pensant que les anars étaient tout de même bien plus drôles.



La fac de lettres

La fac occupée pouvait surprendre celui qui n'y était jamais venu que pour les cours. Affiches collées, murs "bombés" en noir ou rouge. Des centaines de tracts qui traînaient sur le sol. Toutes les salles plus ou moins occupées, des étudiants dans les bureaux de l'administration et du doyen. Les étudiants vivaient là, certains dormaient sur place.

Les réunions, les A.G. se succédaient. Je ne restai que peu de temps, juste celui de respirer l'odeur de l'essence à la cafète où les anars préparaient des cocktails Molotov qui n'ont pas servi, je crois.

Dissolution

Cohn-bendit, cible privilégiée des communistes comme de la droite et dénoncé dans L'Humanité comme "juif allemand" est interdit de territoire français. Quelques jours plus tard, il reviendra et se retrouvera à la Sorbonne.

Les mouvements révolutionnaires sont dissous. Exit l'UJC(ml). Une réunion a lieu à Dombasle dans notre sous-sol. Des camarades sont aux carrefours, à distance visible les uns des autres, afin de nous prévenir au cas où les flics arriveraient. Les champs sont en limite de notre "jardin" et les "dissous" auraient la possibilité de s'échapper. Deux resteraient : Marie France et moi. Toutes ces précautions me semblent relever d'un certain folklore révolutionnaire. Il était bien évident que les flics des Renseignements Généraux n'avaient pas encore pris toutes les dispositions pour connaître tous les militants.

Erreur ! Je découvris plus tard qu'ils étaient parfaitement au fait de mes activités, des affiches que j'avais écrites, des manifestations auxquelles j'avais participé et notre téléphone était peut-être déjà sur écoute.

Fini, *Garde-Rouge*, plus de réunions à Nancy.



Confusion

Je me perds, comme

je perdais alors la notion des dates et des jours.

Mes points de repère, je ne les retrouve que sur la chronologie donnée par les chronologies résumées ici et là.

Mai 68 : la plus grande grève de l'histoire des luttes sociales et qui dura un mois et plus pour certains, avec les conséquences : les pénuries dues au manque de carburant notamment.

Fin mai, de Gaulle se tire en hélico à Baden Baden pour voir, avec Massu ce "héros" de la guerre d'Algérie, si l'armée le suivra. Il rentre en France et dissout l'Assemblée le 30 mai. J'étais au piquet de grève à Dombasle quand la nouvelle arrive par un transistor. Stupeur. Protestations, refus; ça sent l'entourloupe. Quelques jours auparavant, les accords de Grenelle ont été refusés et la poursuite de la grève décidée. Ça va changer.

La belle histoire à Dombasle comme presque partout ailleurs se termine quelques jours après la décision le 30 mai de dissoudre l'Assemblée.

Un réflexe de peur dans une grande partie de la population.

Les élections législatives de juin donnent une large majorité à la droite.

"Élection piège à cons". Ce mauvais slogan est suivi par la majorité des gauchistes.

Personnellement je ne votai plus jusqu'en 81, date à laquelle je déposais un bulletin contre Giscard.

Des maos plein la maison



Sept heures du matin. Faut se lever. Faut aller “gagner l’entrecôte” et nourrir ma famille. Et tous les révolutionnaires professionnels que nous pouvions parfois retrouver le matin couchés et dormant sur les fauteuils ou les tapis de la salle de séjour, je les enjambais pour aller jusqu’à mon casier chercher les livres et classeurs dont j’avais besoin pour les cours de la matinée. Je n’avais pas retenu la leçon de maman : “Fais ton sac la veille”.

Certains ouvraient un oeil qu’ils refermaient bien vite. J’en reconnaissais un, parfois deux. D’autres que je n’avais jamais vus, je ne les reverrais jamais. Quand nous rentrions à 11 heures, tous étaient repartis. ils avaient mangé ce qu’ils avaient trouvé dans le réfrigérateur. Le grand buffet de la cuisine contenait toujours des conserves, les boîtes de raviolis en provenance directe du supermarché constituaient l’essentiel des réserves, aliment de base que nous remplacions avec régularité et constance.

Certains chefs se sont installés dans la chambre longue du premier. Max dont je n’appriis que beaucoup plus tard la réelle identité était recherché par les flics, ce qui lui donnait une certaine aura et lui conférait l’autorité. Il était chargé de l’organisation de la région Est. C’est depuis la maison qu’il donnait ses directives aux responsables locaux qui étaient tout autres que ceux que j’avais connus à L’UJC (ml). Nofal était retourné à Saint-Dizier, chez ses parents, en déprime (il n’en aura conscience que plus tard). Georges n’apparaissait plus depuis son retour de Chine.

Max venait de Paris. Très à l’aise dans la parole et dans son corps, il m’apparaissait comme un grand bourgeois dévoué à la *Cause du peuple*. Ses origines de classe se vérifieront deux ou trois ans plus tard. Il habitait Paris, dans le 1er, à Saint-Louis-en-l’Ile.

Pour n’être pas reconnu, il s’était teint les cheveux. Le blond recherché était devenu un orange fluo qui permettait de le repérer à deux cents mètres au milieu de la foule la plus dense.

Max était en contact avec des militants ouvriers, des intellectuels “établis”, et même des petits paysans vosgiens. Des camarades de Nancy venaient aux ordres. Je ne trouve plus aujourd’hui d’autre mot, car de fait, il n’y avait plus de débat. Soit les directives venaient de Paris, soit il prenait seul les décisions.

Le break rouge Opel me servait tant pendant l’année, où j’avais autant de marmots sur siège arrière que dans le coffre lorsque nous partions à l’école (la réglementation routière n’était pas aussi stricte que maintenant), que pendant les vacances, où je pouvais sans problèmes transporter tout le nécessaire pour le camping, la colo ou le séjour à Malaucène. Le réservoir était toujours plein ou presque toujours, car le chef pouvait avoir besoin du véhicule. Le matériel devait servir en priorité à la *Cause du Peuple*, à l’action militante. Jean Copeau, Jean Esterle et le grand Jacques Jupille étaient le plus souvent sans voiture, la leur servant aux déplacements des chefs. Je résistais non pas en mon nom, mais en celui des enfants que je devais emmener à l’école. Mais parfois, la révolution ne pouvait pas attendre et je lui abandonnais mon break.

Hayange, Algrange, Knutange, Tressange, Nilvange... Je ne sais plus. C'était en février. Il gelait, il gelait toujours... Max était revenu sans ma caisse. Il l'avait abandonnée sur une place d'un de ces Bled-ange, c'est-à-dire dans le Pays Haut.



“Voiture trop repérable, certainement fliquée, je ne pouvais pas prendre le risque”. C’est à peu de chose près l’explication donnée. À moi à me démerder. J’appelle le grand Jacques qui quitte son labo du CNRS et m’emmène avec sa deux chevaux dans les frimas nordiques. Nous trouvons la voiture. Elle est seule en plein milieu de la place. Pour un clandestin, Max a encore des progrès à faire en ce qui concerne la discrétion. Nous stoppons à une cinquantaine de mètres. Rien de plus calme que cette place déserte. Je n’imagine pas un flic surveillant cette Opel rouge si ce n’est dans la tête de notre chef. Du verglas s’est déposé sur le pare-brise. La batterie est à plat. Normal, elle a déjà au moins trois ans.

Grand Jacques, ô Grand Jacques ! Tu penses à tout et sous un foutoir énorme, dans ton coffre se trouvent les pinces crocos. Batterie de deux chevaux contre moteur de d’Opel. Nada. Rien à faire. Jacques a dit : “Je pousse”. Et il pousse. La place est légèrement en pente. Le moteur démarre. On rentre la nuit est déjà tombée.

Cette fois, c’est la nuit. Nous sommes dans les Vosges. Max a la carte sous les yeux. La lumière du plafonnier me perturbe autant que la brume qui flotte sur la chaussée. Je me laisse guider. Je ne sais pas dans quel secteur nous évoluons. Après une bonne heure et demi de route, arrêt dans une ferme. Je ne descends pas de voiture. Rencontre secrète. Une rencontre secrète pour tous (sauf certainement pour les RG comme je pourrai m’en rendre compte plus tard). Je caille. Pourquoi toujours naviguer par des temps impossibles ! Une demi-heure d’attente. Très correct. Mais long tout de même dans le noir et sans radio.

Retour direction Dombasle. Le trajet a dû être plus long que prévu. Le voyant du niveau d’essence s’allume. Combien de kilomètres encore, je n’en sais rien. Je ne sais pas dans quel désert nous dérivons. Le chef a choisi des petites routes pour éviter tout contrôle. Sans essence, impossible de rejoindre notre maison chaude et confortable où sont Marie France et les enfants. J’en ai marre, mare, mare. À l’entrée d’un village : une gendarmerie. Tout est allumé : une sorte d’enseigne et les fenêtres du rez-de-chaussée. Max m’ordonne d’arrêter. J’ai toujours une nourrice de cinq litres dans le coffre. Elle est, comme toujours, vide. Max descend de la voiture et prend la nourrice.

- Viens !

Je suis sans discuter. Il sonne et me donne la nourrice.

Poli, sans être obséquieux, j'explique au gendarme notre situation, l'absence de station dans le secteur, le rendez-vous à un parent malade, le retour impossible, le tout dans le désordre.

- Pourriez vous nous vendre un peu d'essence.

Sans question aucune, le brave gendarme que nous venons de déranger dans son repas familial prend la nourrice. Quelques très longues minutes plus tard, il revient avec une nourrice pleine.

- Je vous dois ?

- Rien. On ne vend pas d'essence.

- Merci beaucoup.

Il ferme la porte. Retour. Le clandestin a repris sa carte.

Tu t'étonnes peut-être de la précision de ces souvenirs. Mais les faits étaient tellement hors norme, la situation si absurde que chaque détail est resté. J'ai l'impression de voir encore les deux gamins assis à table, face à leur assiette, mais la tête tournée vers moi, étonnés par ce trop grand barbu, chevelu, accompagné de cet autre à la chevelure flamboyante qui éclairait le palier.

Les Maos “établis”.

Ferembal, les moteurs Bernard, Contrexéville, et dans bien d'autres établissements se sont “établis” des camarades qui ont quitté leurs études ou leur situation pour créer l'agitation nécessaire et les conditions de la lutte révolutionnaire.

La tâche n'a pas été simple. Il a fallu tout d'abord de se faire embaucher, ce qui était relativement facile, pour le moins au début, la main d'oeuvre étant recherchée en cette période pleine croissance économique. Tromper un patron ou un chef du personnel (le DRH, c'est pour plus tard) était plus facile que tromper les ouvriers sur l'origine sociale et culturelle du nouvel “établi”. Se retrouver sur une chaîne et gagner la confiance des ouvriers, déjouer la méfiance des responsables syndicaux, lorsque certains ne voyaient dans ces jeunes hommes que des provocateurs éventuels, trouver le langage de la communication, étaient les impératifs nécessaires et longs, avant de pouvoir nouer un réel dialogue qui ne s'établissait pas toujours.

Quand un conflit éclatait dans une boîte, ce qui ne manquait jamais d'arriver, les actions devaient sembler être de l'initiative des ouvriers et surtout pas des jeunes militants dont l'origine de classe n'avait pas toujours été facile à dissimuler.

Certains militants établis ne sont jamais parvenus à obtenir un réel contact. D'autres ont créé un syndicat là où il n'existait pas. Certains ont eu des comportements violents comme l'attaque au cocktail Molotov des Grands-Bureaux à Hénin-Liétard, un autre a provoqué un arrêt de l'entreprise en sabotant l'installation électrique ce qui, paraît-il, aurait pu mettre en danger la vie des travailleurs de l'usine.

Sabotage dans une usine d'eau thermale des Vosges. Un gag...

Cette usine fabriquait ses propres bouteilles en plastique. Quelques sacs de coquilles de noix consciencieusement pilées, puis versées dans la “pâte” qui servait à former les bouteilles, n’empêchaient pas ces dernières de se remplir, d’être mises dans des cartons, d’être chargées dans des wagons pour une livraison dans toute la France. Sous la pression des cartons posés les uns sur les autres, les bouteilles se mettaient à suinter, les cartons à ramollir. À l’arrivée, il fallait décharger les cartons à la fourche. La Gauche Prolétarienne avait des chercheurs chimistes compétents.

De nombreux “établis”, en cavale, étaient recherchés et souvent arrêtés.

Durant trois semaines un camarade s’installa en “planque” à la maison. La planque me paraissait bien précaire. Les flics savaient où logeait Dany . À quoi bon s’en inquiéter. Il était chez nous, bien localisé, plus ou moins sous surveillance. Les journées d’inaction étaient longues. Pour tromper l’ennui, il a réalisé toute l’installation du labo photo de la chambre du haut. Un jour, lassé de cette situation de reclus volontaire, il se résolut à se rendre. À Épinal, il fut condamné à plusieurs mois de prison. Durant cette période, les nombreux militants arrêtés débutèrent une grève de la faim. Ils réclamaient le statut de prisonniers politiques, qui leur donnait le droit d’être regroupés et de se retrouver pendant les “promenades”.

Le soir du Nouvel an, Gangneron, surnommé “Grippesous” par ton père âgé alors de cinq ou six ans et ne parvenant pas à retenir son nom, donc, “Grippesous” qui se cachait dans je ne sais quelle cabane de jardin ouvrier arriva, accompagné d’un camarade. Ce fut une réelle surprise. Nous savions qu’il était recherché, qu’il se planquait. Des

camarades
arrivaient,
buvaient, braillaient
puis repartaient.

Musique à fond dans la salle de séjour, certains même dansaient. La révolution était loin et personne n’en faisait la remarque.

Vers minuit une heure, nous vîmes deux marmots, très mécontents, descendre du premier étage. “On n’arrive pas à dormir”. Je crois que François et Laure se souviennent encore de cette soirée.



De gauche à droite
La délégation de l’UJC(ml) en Chine
Le Dantec, Riss, Linhart, Sturm, Broyelle



Semi clandestinité.

Les mois de Gauche Prolétarienne, ta grand mère et moi, nous les avons vécus

dans une semi clandestinité.

Nous avions un travail. Nous étions enseignants et bien connus des Dombaslois dont nous avions les enfants dans nos collèges respectifs. Même si mon aspect n'était pas tout à fait celui de la norme enseignante (cheveux sur les épaules, barbe de vingt centimètres, veste et pantalon acheté "Aux Travailleurs", Clarks aux pieds, chaussures de gauchiste, parka à capuchon, (sorte d'uniforme du manifestant), j'étais très attentif à respecter les principes de la laïcité dans mes cours. Et je n'ai d'ailleurs eu aucun reproche direct. Des remarques sur ma tenue vestimentaire, sur ma veste en laine à grosses mailles ou mon pantalon pat'd'éph' quatre couleurs furent faites auprès de la direction, mais personne ne s'est jamais manifesté directement.

Je n'ai jamais vendu la *Cause du Peuple*, ni *Servir le Peuple* dans mon établissement.

Paraphrase. Je m'souviens...

Je m'souviens d'un sitting au point central, à Nancy.

Le pourquoi de cette manifestation ? Un mécontentement, une protestation ? De quelle nature, sous quels mots d'ordre ?

Nous sommes assis au Point Central sur toute la largeur de la rue Saint Jean. Les drapeaux rouges et les drapeaux noirs ont pour hampe des manches de pelle ou de pioche. Les anars, avec casques et lourds blousons de cuir encadrent le sitting. Ils ont à l'épaule des sacs de sport contenant des cocktails molotov.

L'adrénaline monte. Le Point Central est vide. D'un côté, les manifestants, de l'autre des CRS sur trois rangs avec leur nouvel équipement que je ne connaissais que par l'image de presse : casque et lunettes, bouclier plastique, le bidule à la main. Certains ont des "lance-patate", c'est-à-dire des fusils permettant d'envoyer des grenades lacrymogènes. L'attente avant la charge est toujours trop longue. Je jette de temps à autre un coup d'oeil vers les rue Raugraff et des Carmes. Aucun flic semble-t-il. Je n'ai aucunement l'intention de me colleter avec la flicaille. Et je dois effectuer ma retraite au plus tôt, handicapé par ma patte folle.

Je m'souviens des cinq voitures stationnées, une nuit, dans la descente de l'avenue de la Libération.

Je suis en troisième position avec mon break Opel Kadett rouge. De l'autre côté de la chaussée, le mur de la fac de lettres a deux mètres cinquante, trois mètres de haut. Les premiers cartons de ramettes passent par dessus le mur. Deux ou trois camarades les récupèrent et les portent dans le coffre des voitures. Quand la première voiture est pleine, elle démarre. L'attente me semble longue. Heureusement, à la fin des années soixante, la circulation est rare. Ce que je crains, c'est une dénonciation de riverains, un appel aux flics.

Enfin, je pars, direction Dombasle, très lourdement chargé, coffre de break oblige. Je crains pour mes amortisseurs. Je n'ai plus aucune pensée pour les flics. Les anars, au fait de l'arrivée des ramettes à la fac de lettres, avaient laissé une fenêtre de

telle sorte qu'une simple poussée de l'extérieur était suffisante pour l'ouvrir. Le reste n'était plus qu'une question de nombre de manutentionnaires et de chauffeurs avec véhicule. Le sous-sol de la maison était un véritable entrepôt d'imprimerie.

Je m'souviens de la Gestetner.

Une gestetner était une machine qui permettait de tirer entre mille et deux mille tracts avec le même stencil. Le stencil était une feuille fine et résistante que la machine à écrire perceait à chaque frappe. Chaque erreur de frappe nécessitait l'utilisation d'un vernis pour reboucher le trou et permettre une nouvelle frappe. Ce stencil était ensuite placé sur un gros cylindre qui encrait chaque feuille à chaque tour de manivelle. Certaines machines étaient électriques et permettaient des tirages de mille cinq cents à deux mille en une heure.

Un gros inconvénient avec une Gestetner : pour obtenir des tubes d'encre, il fallait donner la raison sociale et l'adresse de l'organisme possesseur de la machine. Je trouvais de l'encre chez un fournisseur de la rue Saint Dizier qui acceptait n'importe quel nom et n'importe quelle adresse; j'ai dû, un jour, donner l'adresse de mon syndicat.

Un autre inconvénient : la Gestetner électrique était bruyante. Et j'avais évidemment hérité d'une Gestetner électrique. Toutes ces machines étaient répertoriées. Celle qui était à la maison venait du Pays Basque. Un "cadeau" des Anars. En fait, ils nous l'avaient échangée contre un modèle totalement identique - récupération prolétarienne - provenant de la fac de lettres.

Par chance, nos voisins les Sarocchi étaient parfaitement au fait de nos activités et profitaient comme nous du vacarme de cette bécane qui faisait trembler toute la case. Je fus soulagé le jour où elle repartit je ne sais où, à la demande de je ne sais qui.

Je m'souviens d'un bombage à Nancy.

Entre quatre heures et sept heures du matin, les risques étaient minimes. De plus, je devais être en poste à huit heures devant les élèves. Les quartiers avaient été répartis. Le quartier des Trois Maisons pour le Niakwé et moi. Deux ou trois bombes à vider chacun. Ce n'était pas mon premier bombage, ni mon premier slogan. On traitait je ne sais plus quel personne ou régime de fasciste, on faisait appel à l'arrêt d'un quelconque fascisme.

Les bombes ont craché leurs dernières gouttes. Je suis sur un trottoir, le Niakwé est sur le trottoir d'en face.

- "Tu as oublié le S à fascisme".

La faute! La faute, je l'ai répétée plus de dix fois.

La honte! une honte qui me revenait à chaque retour dans ce quartier. Heureusement, j'y retournais rarement.



Je m'souviens de Grosjean et Pandolliau.

Deux ouvriers sidérurgistes, militants de la GP contactés, puis “enrôlés” par un “éta bli” dans le Pays Haut, étaient emprisonnés à Metz pour cause de sabotage. Belle occasion pour montrer notre solidarité avec le prolétariat en lutte, victime de la répression patronale. Manifestations, tracts, tout ce qui était possible, était mis en oeuvre afin de populariser leurs luttes, leur situation et obtenir leur libération. Le slogan était “Grosjean Pandolliau chez eux pour Noël”. Je creusais un morceau de linoléum d’environ huit centimètres de côté, dessinais un père Noël à la hotte pleine de carabines et brandissant une kalachnikov et braillant le dit slogan. Une presse à rouleau avait été empruntée à l’imprimeur de Garde Rouge. Garde Rouge étant l’organe de l’UJC(ml), organisation dissoute. Par conséquence directe, toute relation avec l’imprimeur avait été suspendue et j’avais hérité de la presse. Sur des feuilles de papier gommé, je reproduisais des centaines d’exemplaires de cette image qui ensuite était léchée, puis collée plus ou moins discrètement dans les bus, dans les cages d’escaliers des HLM, sur les poteaux électriques...

Un réel problème : l’encre devait être sèche. La solution trouvée était l’étalement des vignettes sur des plaques du four de notre cuisinière à gaz; toute la nuit, le four fonctionnait. Les feuilles gondolaient plus ou moins, mais au matin, la production était emballée et emportée.

Je me souviens de Tienno Grumbach.

Il vint un jour aux HLM les Bleuets, accompagné de Georges. Il désirait un titre avec portrait de Mao pour le nouveau journal révolutionnaire qu'était Garde Rouge. Quelques mois plus tard, il revint pour demander de multiplier les tirages des gravures sur bois représentant Marx, Lénine et Mao. Ces impressions étaient réalisées sur des feuilles d'Ingres d'environ 50 X 60. Les gravures étaient destinées à la vente à la librairie de l'organisation ou à être offertes aux représentants des partis frères comme le Parti Albanais.

C'est en lisant Génération de Hamon et Rothman que j'ai découvert que Tienno était Tienno Grumbach, aujourd'hui avocat, défenseur de Pierre Goldman, frère de Jean Jacques, alors accusé de l'assassinat de deux pharmaciennes, puis acquitté après de longs procès et assassiné par un groupe "Honneur de la police". Beau mec, cheveux noirs, grand, costaud, le Tienno n'avait pas la tenue mao-gauche, jean, parka et Clarks, mais un costume sombre et chemise blanche à col ouvert...

Je m' souviens d'un matin vers sept heures.

Nous nous levions à peine. François et Laure dormaient encore. Un coup de sonnette. Je pense aux voisins, aux Sarocchi, en quête d'une bouteille de lait ou pour une demande du même genre. Quatre types en civil et un en uniforme. Je reconnais tout de suite le flic en uniforme : Barbelin, dont j'ai le gamin en classe.

Perquisition.

- Vous avez un mandat ?

- Non, mais si vous insistez, nous vous maintenons chez vous jusqu'à ce qu'un des officiers de police le rapporte.

- Vous cherchez ?

Pas de réponse. Je suis assez tranquille, car je ne pense pas avoir quoi que ce soit d'illégal. Plus de Gestetner, plus de tracts, plus de vignettes, pas de militant en cavale... Au pire, peut-être trois numéros ou plus d'un même journal interdit. Je serai alors considéré comme diffuseur. Ça ne mènera pas loin.

Barbelin se tient sur le pas de la porte et paraît très ennuyé d'être là pour ne pas dire plus. Deux des flics, à l'évidence des flics des Renseignements Généraux ne touchent à rien, mais indiquent aux deux autres, des inspecteurs de la PJ, les endroits où ils doivent chercher et ce qu'ils doivent chercher. Ceux-ci ouvrent les placards, fouillent dans les bouquins, lisent notre courrier dont les lettres de ta tante, la Nonne, ce qui provoque la colère de Marie France. Elle leur dit, qu'ils font un travail honteux, leur demande s'ils aiment fouiller dans l'intimité des personnes et ajoute bien d'autres gentilleses, le tout en langage soutenu. Elle s'oppose à ce qu'ils montent dans les étages. Elle ne veut pas que les enfants soient réveillés par des personnels de police, ce qui pourrait les surprendre et leur causer un traumatisme. Puis elle ouvre les fenêtres, fait violemment claquer les volets pliants, allant à l'encontre de la demande des flics qui voudraient plus de discrétion. Pendant ce temps, j'avale mon café et mes tartines. Ils vont m'embarquer à Nancy et je

n'apprécie pas à sa juste valeur l'agressivité de Marie France. C'est moi qu'ils emballent et je ne sais comment cette plaisanterie va se terminer.

Dès mon arrivée à Nancy, je passe à l'anthropométrie. Un flic en civil me plaque les dix doigts sur un encreur, puis me prend consciencieusement un doigt après l'autre afin d'enregistrer l'empreinte digitale de chacun de mes doigts. Je ne tente nullement de glisser "sans faire exprès" mes doigts sur les feuilles afin de brouiller l'empreinte. L'argument physique utilisé par les flics éprouvé par certains camarades m'en dissuade, pourquoi chercher un mauvais coup quand la fin de l'histoire est parfaitement connue : les flics auront des empreintes parfaites de tous les doigts.

Ensuite, j'ai droit à mon ardoise avec son numéro que je dois tenir au niveau de ma poitrine. Gros plan de face, profil droit, profil gauche. Portrait en pied. Le flic préposé aux images recule son appareil sur son trépied. Il le recule encore. Il est maintenant contre le mur de la pièce et il semblerait que je ne "tienne" pas dans le cadre. Je n'ai même pas envie de me marrer. De plus, une photo anthropométrique avec un type qui sourit est une mauvaise photo. Comme tout ceux qui ont eu droit à ce genre de cliché, je fais la gueule.

Je suis dans le bureau d'un des inspecteurs. Un des flics que j'ai repéré être des RG est présent. Je décline mon identité avec adresse et profession et je demande les raisons de ma présence dans leurs locaux.

- Des individus, circulant dans une quatre chevaux bleue ont lancé un cocktail Molotov contre une porte du commissariat près de la Place des Vosges.

- Et alors, s'il-vous-plaît ?

Un silence.

- J'ai eu une quatre chevaux bleue, mais c'était il y a près de dix ans et je suppose que vous connaissez mon véhicule actuel.

Puis viennent toute une série de questions sur mes engagements, mes activités militantes, les personnes que je rencontre, les personnes qui vivent occasionnellement chez moi. Je n'ai qu'une réponse : "Je n'ai rien à déclarer".

Tous les militants avaient lu un fascicule, publié par les trotskistes, indiquant la manière de se comporter face aux flics. Il est vrai que répondre en travestissant plus ou moins la vérité, tenter de jouer "au plus malin" est voué à l'échec face à ces types de métier.

- Je n'ai rien à déclarer.

Je découvre alors qu'ils en savent beaucoup plus sur ma personne que je n'aurais pu l'imaginer. Ils sortent un dossier que je peux qualifier de conséquent. Les dazibaos auxquels j'ai participé, les distributions de tracts Place Saint-Jean et les dénonciations de l'agression US, les manifs dans Nancy avec les portraits de l'Oncle Ho, les ventes de Garde rouge et de Servir le Peuple, mes activités durant le Festival du Théâtre Universitaire, etc... Rien d'illégal. Rien non plus indiquant que je suis sur écoute. En fait, ce sont eux, les flics, qui sont dans l'illégalité.

- Je n'ai rien à déclarer.

Au bout d'un long moment, je ne saurais dire s'il s'agit de deux heures où plus, après avoir constaté que ma présence aux manifs était facilement constatable, une

règle suffit : la première tête qui dépasse, c'est la mienne, j'attends la conclusion d'une "affaire" qui ne devrait pas aller bien loin.

Les flics ont avec moi une attitude polie, correcte. Je ne suis pas un de ces étudiants voyous, enfants de bourgeois, soutenus seulement par d'autres étudiants voyous, et qui ne méritent aucun ménagement, qui trébuchent dans les escaliers ou heurtent une porte par mégarde.

J'ai même droit, dans l'après-midi, à une reconduite à la maison.

J'ai le temps d'effectuer ma dernière heure de cours. Je me présente devant le Principal qui ne fait aucun commentaire sur mon absence. Seuls les élèves sont surpris et déçus, je suppose, de subir un cours alors qu'ils pensaient être libérés. Le libéré, c'était moi. Ouf !

Comme une bonne partie de mes camarades, j'avais été embarqué, interrogé. Même si j'étais resté moins longtemps qu'eux : "Ça, c'était fait".

J'ai eu la surprise de voir les copies des lettres de protestation pour arrestation arbitraire de mon organisation syndicale (normal), du Maire de Dombasle (droite modérée - plus que modérément surpris), de la section syndicale CGT (très surpris au vu de l'agressivité manifestée à l'égard de tout ce qui était gauchiste - il est vrai que j'avais travaillé pour le CE Solvay en dirigeant les colonies de vacances du Comité où ils étaient majoritaires). Rien de la CFDT.

Je m'souviens de la venue un soir à la maison de Marcel Grandmougin, un militant du PCMLF (Parti Communiste Marxiste Léniniste Français), une organisation maoïste parallèle.

Très satisfait, il me tendit une feuille.

- Tiens, les flics m'ont embarqué aujourd'hui. Ils m'ont laissé seul quelques minutes et j'ai trouvé ça dans un dossier.

Il y avait sur cette feuille une liste de noms et d'adresses et de brèves appréciations : Charoy Guy, 11 rue Raymond... et Révolutionnaire dangereux, souligné en rouge.

"Révolutionnaire dangereux"... J'étais trop en colère pour en rire. Ce con venait de chez les flics pour m'apporter un papier piqué sur un de leurs bureaux. Heureusement, ce n'était pas encore l'époque des surveillances vidéo. Je lui pris la feuille. Pas question qu'il se trimballe pas avec ce papelard, montre sa trouvaille et se vante de son audace ou du bon tour joué à la maison Poulaga.

Je ne savais ce qui était le plus ridicule : voler cette feuille ou me considérer comme dangereux.

Je me souviens de la dernière grande réunion qui eu lieu dans notre appartement.

Nous étions entre quinze et vingt. À cette époque, bon nombre de camarades étaient encore en tôle. Je ne sais quels chefs du National avaient décidé de réveiller cette vieille association qu'était le Secours Rouge.

Historique

Le Secours rouge, organisme créé en décembre 1922 à l'initiative de la Société des vieux bolcheviks (Russie, Union soviétique), se définissait comme une association russe « d'aide et de solidarité internationale aux combattants de la Révolution ». Soutenue par l'Internationale communiste, l'organisation prit le nom de Secours rouge international et de nombreuses sections nationales sont créées.

Dans les années 1970, en plein essor du gauchisme, dans le but de venir en aide aux militants arrêtés durant les manifestations et les grèves, un premier Secours rouge était déjà apparu (en février-mars 1971). Celui-ci était encadré par des maoïstes, des anarchistes et certainement d'autres organisations gauchistes.

Un nouveau chef régnait sur notre secteur. Daniel Rondeau, un temps "établi", puis journaliste à Libé, écrivain, grand ami de Johnny, créateur de l'édition *Quai Voltaire*, aujourd'hui nommé par Sarkozy ambassadeur à Malte.

Il me désigna ce jour là responsable du Secours Rouge pour le Grand Est. Décision inattendue, unilatérale et incontestée, même pas par moi qui me trouvais chef, devant une tâche dont je ne savais guère en quoi elle consistait, même si j'en connaissais les tenants idéologiques et très vaguement les objectifs : apporter un soutien à tous les prisonniers politiques et dénoncer d'une façon plus générale les conditions de détention des taulards.

La décision fut prise dans un silence religieux ou plutôt blasé, fatigué. Pas une question provenant de tous ces militants assis dans nos fauteuils, sur notre canapé ou sur le tapis. Action proposée sans doute utile, peut-être même nécessaire. La lutte des classes devait se poursuivre, mais pas de cette façon aussi autocratique. Pourquoi moi ? Pour mon téléphone et la possibilité de toujours me joindre ? Pour ma caisse qui servait plus aux camarades révolutionnaires qu'à ma propre famille ? pour la maison au confort "bourgeois" qui permettait aux révolutionnaires professionnels de venir s'y refaire une santé ? Pour le salaire que nous laissions (ou presque) chaque mois à l'organisation ? Pour ma loyauté de "démocrate sincère" comme on me qualifiait ?

Aucune contestation à propos de cette "promotion".

Ce fut sans suite. La routine avait fait place à l'enthousiasme. La routine ne mène pas à l'initiative, mais à l'inaction. Il y eu quelques semaines ou quelques mois où comme beaucoup, je restais dans l'expectative et dans l'attente de nouveaux événements.

,

Je me souviens que quelques mois auparavant, pour ce même Secours Rouge, je m'étais vu confier l'organisation d'une manifestation avec deux objectifs : faire mieux connaître le Secours Rouge et ses objectifs, ramasser l'argent nécessaire au fonctionnement de l'association et à l'aide aux prisonniers.

Une projection de cinéma semblait une bonne solution. Il était possible de rassembler les militants et les compagnons de route, mais toucher également les cinéphiles pouvait augmenter les profits.

Je faisais partie alors du conseil d'administration du Caméo qui fonctionnait en association. Je pouvais compter sur Michel pour obtenir la salle.

Godard avait réalisé en 1967 *La Chinoise*, film très critiqué comme film bourgeois par les camarades, mais film où j'avais eu le grand plaisir de voir en cartons plein écran de mes gravures sur bois, notamment Lénine et une ou deux linogravures (un GI écrasé par un poing vietnamien). Je devenais un anonyme célèbre.

Godard, le plus actif avec Truffeau pour suspendre le Festival de Cannes en 68, compagnon de route des Maos et vendeur à la criée avec Sartre, de Beauvoir et quelques autres de la **Cause du Peuple** lorsque le journal fut interdit, Godard venait de créer le groupe Dziga Vertov.

1968 *One plus one* avec les Stones, 1969 *le gai savoir*, 1970 *Vladimir et Rosa*, 1970 *Vent d'Est* avec notamment Dany Cohn Bendit et quelques autres films qui ne passaient que dans une petite salle à Paris. Pas de distributeurs. S'il était possible d'obtenir quelques-uns de ces films, c'était le succès.

J'ai trouvé l'adresse de la Société. Une pièce. Deux jeunes femmes, deux secrétaires.

Messieurs Godard et Gorin ne sont pas là, mais je pourrai trouver Monsieur Godard chez lui vers six heures. Je n'ai plus aucun souvenir ni de la rue, ni du quartier, mais à l'heure dite, je frappe à la porte. Une pièce assez grande, pièce unique me semble-t-il, éclairée par une lampe sur pied et une lampe de bureau. Si le matelas n'est à même le sol, c'est que le sommier est bien mince. Une machine à écrire, des affiches, des livres, quelques bobines de film. Deux ou trois sièges et un bureau. Godard m'invite à m'asseoir. Je lui explique sans trop bafouiller les raisons de ma présence et ma demande.

J'avais déjà par téléphone indiqué nos intentions et le motif de ma demande. Silence.

Je n'ai plus rien à dire; j'attends. Il m'explique les problèmes que posent une telle opération : les films qui m'intéressent ne sont pas disponibles et se trouvent à différents endroits; ces films ne lui appartiennent pas; ils appartiennent au groupe. Et la location a un coût. Quelques échanges sur notre action, sur le cinéma où serait diffusé les films et après vingt minutes une demi-heure, je le quitte.

Je sais déjà que les projections n'auront pas lieu.



Je m'souviens d'un soir au Quartier Latin.

C'était en 70 ou 71. Un soir d'hiver entre et sept et huit heures. Des cars de CRS stationnaient dans toutes les rues adjacentes au Boulevard Saint Michel éclairé par la lueur des vitrines et des lampadaires. À chaque carrefour une dizaine de gardes mobiles avec le mousqueton, de CRS en tenue, mais sans les boucliers restés dans les camions. Des flics de la police nationale montaient et descendaient le boulevard en tenant toute la largeur du trottoir et le chaland était obligé de descendre du trottoir pour "éviter toute provocation". À chaque carrefour, des barbus, chevelus étaient arrêtés pour des contrôles d'identité. J'avais l'uniforme complet : cheveux longs et longue barbe, jean, parka et Clarks et cependant, je passais sans broncher, mais sans provoc, au milieu cet alignement de flics qui s'écartaient. Un autre uniforme me protégeait, celui avec voile et grande robe bleue des deux diaconesses Catherine et Bénédicte qui m'encadraient. Je jubilais.

Plaisir idiot d'un uniforme qui chasse un autre.

Je m'souviens de la Révolte des taulards de la Centrale Ney à Toul et de la prison Charles III à Nancy.

Le 5 décembre 1971 éclate à la Centrale Ney de Toul une mutinerie.

Depuis quelques jours en effet, la tension s'est accrue dans cet établissement.

La suppression des colis de Noël par circulaire du ministre de la Justice René Pleven, sous la pression des principaux syndicats pénitentiaires à la suite de plusieurs tentatives d'évasion avec prise d'otages (dont l'épisode de Clairvaux), mais aussi la gestion arbitraire de l'établissement. La prison explose à la suite du refus par la direction d'entendre un ensemble de revendications rédigées par les détenus en colère.

On connaît la suite : l'agitation à la centrale Ney se poursuit, les mutins prenant les toits et mettant en partie à sac la prison, puis s'achève par l'assaut des forces de l'ordre et le transfert d'un grand nombre de détenus. Si la révolte de Toul prend fin, d'autres mutineries éclatent dans l'ensemble de la France (Nancy, Nîmes, etc.). En outre, les événements de Toul et leur forte médiatisation obligent la Chancellerie à créer une commission d'enquête, la commission Schmelk, pour en établir les responsabilités.

À Toul, un Comité Vérité Toul (CVT) est créé par un groupe de maoïstes dont Robert Linhart, tandis que de son côté le Groupe d'Information sur les Prisons avec Michel Foucault propose une commission d'enquête indépendante et rassemble des témoignages. Ainsi, la psychiatre de l'établissement, le docteur Édith Rose, rend-elle publique une lettre au Président de la République, Georges Pompidou, où elle dénonce une série de violences sur des détenus. Foucault, comme pour les revendications des mutins, joue alors un rôle de relais et d'amplificateur de « cette critique personnalisée ». Le philosophe lit ainsi le rapport de cette psychiatre lors d'une conférence de presse en décembre à Toul, puis achète avec Simone Signoret une page du quotidien Le Monde pour le publier.

J'ai des informations encore partielles sur l'action des taulards lorsque je suis joint par téléphone. On me demande d'aller chercher Michel Foucault à la gare de Nancy et de le conduire ainsi que Gouillet, un prof de la fac de Nancy dans un café de la Place des trois évêchés à Toul. Facile à repérer, le Foucault. Pas très grand, la boule à zéro.

J'emmène mon prof de la fac de Nancy et mon prof du Collège de France dans mon Opel Kadett. Connaissance, reconnaissance. Gouillet et Foucault étaient en même temps sur les bancs de la Sorbonne et ont fait les mêmes études.

Une demi heure plus tard, je me retrouve assis à une des tables du bistrot, où nous attendait Robert Linhart qui était hébergé par mon camarade Sturm, prof à Toul. Un topo clair de Linhart donne les éléments essentiels de la situation, dans la prison, d'après les infos données par les matons et d'après ce qu'on peut constater de l'extérieur.

À l'extérieur donc : encerclement par les CRS; à l'extérieur toujours : constitution d'un Comité de soutien et relations de ce Comité avec le psychiatre et le curé de la prison. Je suis très attentif, étonné par la clarté et la vivacité des réponses. Je n'ai rien à dire. Avant qu'une idée me vienne, la question est déjà posée par Foucault et la réponse donnée par Robert.

Prévu : organisation de manifs, distribution de tracts. La routine. Je n'ai qu'à suivre. Le Comité est parfois dépassé par les organisations politiques, notamment par les Maos locaux qui veulent se charger de tout, prendre le pouvoir dans la direction de cette lutte.

Le lendemain également, je ferai chauffeur.

La manif débuta place Saint Jean. Au niveau de la BNP, les flics sans sommation cognèrent. Ils savaient le faire. Ils avaient la pratique. La manif avait fait moins de cinquante mètres que notre première ligne était déjà matraquée, notre première ligne constituée de nos personnalités. Mais quels flics connaissaient Gouillet, Tesseidre, Foucault. Ce dernier eut droit à un coup de bidule qui lui éclata le cuir chevelu, si j'ose cette expression pour parler d'un crâne lisse et luisant.

Personnellement, étant entre le dixième et vingtième rang, je n'eus pas le temps de faire les premiers pas que j'effectuai déjà, avec d'autres un repli sur les Réunis (aujourd'hui le Printemps).

Je m'souviens du Festival Mondial du Théâtre Universitaire de Nancy.

J'y participai activement de 67 à 71. Jacques Lang m'avait confié la réalisation des affiches en sérigraphie. Les camarades dirigeants de la Gauche Prolétarienne m'avaient donné leur accord et même quelque peu encouragé à accepter cette responsabilité. Ils voyaient là un intérêt pratique : la récupération des cadres, produits, couleurs et papier pour notre propre usage. Je pense, sans pouvoir l'affirmer, que sans leur autorisation, j'aurais néanmoins participé à cette manifestation. De fait, tout ce qui était gauchiste de l'époque ou proche, était mobilisé pour l'événement, les anars étant peut-être les plus nombreux. Ils s'étaient vu confier le service d'ordre. Facile d'imaginer dans quel esprit ils réglaient l'ordre.

N'entraient aux représentations avec billets que ceux qui en avaient achetés. Ils s'occupaient néanmoins efficacement de l'ordre, afin d'éviter les incidents avec les factieux d'Ordre Nouveau, les ancêtres du Front National, peu en accord avec cette "culture de dégénérés".

Avec une équipe de six à huit personnes, nous étions installés dans la Galerie Poirel. Plusieurs grandes tables, une dizaine de cadres tendus de soie et des raclettes en caoutchouc, des seaux de peinture à sérigraphie noire, rouge et bleue. Des fils tendus dans la galerie permettaient de faire sécher la cinquantaine d'affiches que nous tirions pour chaque spectacle.

J'avais la chance d'accueillir les troupes comme les Campesinos dont le théâtre d'agit'prop stigmatisait les grands propriétaires terriens du Mexique et de Californie, le Bread and Puppet connus pour leur combat contre la guerre au Viet Nam, le Piccolo Théâtre, le théâtre Crico, Bob Wilson et bien d'autres, venus de tous les continents. Théâtre contestataire, théâtre de rue, théâtre provocateur, théâtre d'avant-garde.

Des représentants des troupes venaient Galerie Poirel. Tant bien que mal, surtout s'il s'agissait de Polonais ou de Japonais, les comédiens ou responsables de la troupe nous expliquaient ce qu'ils désiraient voir figurer sur les affiches. Quelques dessins rapides sur une feuille avec emplacement des textes qu'il fallait, autant que possible, correctement orthographier et le travail commençait. Deux heures plus tard, les affiches étaient terminées et suspendues aux fils. Une heure encore et elles étaient sèches et pouvaient être collées par ceux dont c'était la tâche. En fait, je n'ai pratiquement jamais vu aucune de ces affiches sur une vitrine ou un mur. Elles étaient données ou même gardées par ceux qui étaient venus les chercher. De toutes ces affiches, il ne me reste rien. Les dernières ont servi à décorer un mur de la ferme des Vosges.

Un jour, Géné arriva et me demanda un seau de peinture rouge. Avant que je m'informe sur son éventuelle utilisation, il était parti en courant avec cinq litres de couleur rouge, accompagné de quelques camarades. À quelques dizaines de mètres de la Salle Poirel, sur la place de la Gare se dressait la statue de Thiers, "le fossoyeur de la Commune", donnant ainsi son nom à la place. Mince, vif, très agile, ce jeune anar grimpa sur la statue et lui versa sur la tête tout le saut de peinture. Acte symbolique que de verser sur ce massacreur cette peinture d'un joli vermillon.

Quelques mots sur Géné que plus tard je revis à Paris où il m'hébergea deux ou trois nuits. Géné fit des études de journalisme, puis entra à Libé à sa création.

En 1976, il écrivit dans Libé "l'Appel du 18 Joint", demandant la libéralisation du cannabis. Mal lui en prit, car quelques jours plus tard, une perquisition en règle de sa piaule permit de découvrir des produits "illicites" que les flics auraient eux-mêmes "planqués". Il paya indirectement son article de quelques semaines de taule.

Il quitta Libé et devint free-lance. Il est aujourd'hui et ce depuis quelques décennies, chroniqueur gastronomique, notamment au Monde. Ce garçon mince, svelte, à la limite de la maigreur est aujourd'hui plutôt rondouillard, disons enveloppé.

Fin de la digression, reprenons les événements T.U.

Après les cinq à six heures de travail à l'atelier d'affiches, j'allais d'un lieu à l'autre suivre un spectacle. Avec ma carte de bénévole, il m'était toujours possible d'entrer au besoin par la porte utilisée par les artistes. Si dans le premier quart d'heure, je constatais que le spectacle ne correspondait pas à ce que j'en attendais, je me précipitais vers un autre lieu. Entre quinze et vingt lieux fonctionnaient en même temps en différents endroits de Nancy. Depuis l'opéra théâtre au gymnase Poincaré en passant par des salles dans les différentes facs, la cave de la rue de la Commanderie, le chapiteau place Carrière, les MJ des différents quartiers de l'agglomération, un appartement loué pour le temps du Festival, des spectacles itinérants le long du canal, la Salle Poirol où les pompiers durent intervenir pour secourir des personnes à moitié étouffées par la cohue (les portes des galeries étaient alors fermées, mais nous pouvions avoir accès directement à la salle), dix, vingt, trente spectacles étaient donnés en même temps ou en alternance et à différents moments de la journée.

Des incidents avaient lieu chaque année. Accrochages, échauffourées avec les flics qui entraînaient l'arrestation de quelques chevelus qui, comme souvent, n'avaient rien à voir avec les manifestants. Jack demandait leur libération immédiate avec menace d'interrompre le festival au cas de non satisfaction. Il est toujours resté ferme et n'a jamais laissé tomber les victimes coupables ou non de la répression policière.

C'était la fête. Même si le théâtre et les manifestations de rues, spectaculaires ou non étaient contestataires, elles étaient joyeuses.

Une année, je travaillais dans la journée au 105 rue de Metz, c'est-à-dire dans une sorte de château où toute l'organisation était centralisée. Un journal du Festival paraissait tous les deux jours et j'y participais par des dessins critiques qui ne plurent pas toujours aux personnes visées. Un Américain, dont j'ai oublié le nom donnait son spectacle au Grand Théâtre. À la fin du show, un grand portrait de lui sur toile descendait des cintres. Et ce narcissico-mégalo vêtu de lanières de cuir se frottait amoureusement contre sa propre image.

Accompagnant l'article critique du spectacle, j'avais sur un quart de page représenté le personnage se masturbant un sexe qui avait deux fois sa taille. Très en colère d'après ce qui me fut rapporté, il demanda que je fasse des excuses. "Excuses, mon c...!", voici la seule excuse que je dus faire à cette époque. Il menaça d'arrêter son spectacle. On ne me demanda rien. Il poursuivit son spectacle.

Deux jours plus tard, un ancien élève de Badonviller que j'avais connu sage et obéissant, surnommé l'Artiche, balayait depuis la loge officielle tout le plateau du Grand théâtre à la lance à incendie. Il était côté cour, il fit tout



rentrer, comédiens, éléments de décor, côté jardin.

Je pourrais multiplier les anecdotes.

Tu serais en droit de me demander quel rapport existe entre ces propos sur le Festival Mondial du Théâtre Universitaire, soixante-huit et moi. Tout d'abord, ce théâtre était une image des idéologies de 68 dans le monde, avec ses révolutionnaires, ses libertaires, ses contestataires de tous ordres. Et sans mon investissement politique dans les aventures gauchistes, jamais je n'aurais rencontré tous les acteurs de cette superbe manifestation politico-culturelle. Aucun de mes camarades de promotion, à ma connaissance n'a vécu ces moments exceptionnels de rencontre, d'agitation de découverte et parfois d'émerveillement que j'ai eu la chance de vivre.

Je m'souviens de mon déplacement à Faulquemont.

C'était en 1974 pendant la campagne présidentielle Mitterrand-Giscard d'Estaing. Je ne m'intéressais pas au débat entre la Droite capitaliste et la Gauche réformatrice. J'essayais de croire encore au Grand Soir, à la victoire de la Gauche révolutionnaire qui prendrait le pouvoir d'une façon violente.

Faulquemont était une mine des plus modernes d'Europe. Des bruits de fermeture pour cause de rentabilité insuffisante étaient de plus en plus précis. Des camarades du Théâtre Universitaire avaient monté une pièce intitulée "Vive la juste lutte des mineurs de Faulquemont". Cette pièce venait en remplacement d'une pièce chinoise : "Du Millet pour la 8ème armée" dont j'avais réalisé l'affiche.

Un coup de fil de Libé. Géné m'appelait. Mitterrand venait à Faulquemont. Géné était chargé de suivre le candidat socialiste. Il n'avait pas de photographe. J'acceptais sans hésiter. Je pris Géné à la gare de Nancy et me retrouvai à Faulquemont avec une carte d'accréditation entre reporters et correspondants de presse équipés de Nagra ou de Nikon et la tribune. Mitterrand prit et garda la parole durant une heure pour dire essentiellement que jamais il n'abandonnerait Faulquemont. Durant cette heure très ennuyeuse, je parvins difficilement à griller un rouleau de 36 vues, pendant que les pros en grillaient trois ou quatre.

Nous reprenons ma voiture. Il fait déjà nuit. Géné me dit qu'il doit passer dans un village tout proche. Je me laisse guider. Première à droite, deuxième à gauche. Je sais fort bien faire. J'ai l'habitude. Là, près du bistrot. Je stoppe et attends. Ça aussi, je sais faire, mais cette fois, c'est très court. Géné revient avec un type qui porte une sorte de sac marin.

- C'est un camarade de l'ETA. Il est assigné à résidence et doit tous les jours se présenter à la gendarmerie. On le ramène à Nancy. Il revient avec moi à Paris avant de rejoindre le Pays Basque.

D'accord. Je n'en demandais pas tant. Mais enfin, j'étais content d'aider un révolutionnaire basque, les membres de l'ETA étant à cette époque les plus violents opposants à l'ordure fasciste qui devait mourir l'année suivante.

Quelques années plus tard, la plus moderne mine de charbon d'Europe fermait.

Je m' souviens de quelques jours passés chez Danièle Pottier, à Lagrasse dans l'Aude.

C'était en 73 ou 74.

La Révolution semblait de plus en plus loin. L'esprit libertaire était de plus en plus présent. Profiter de chaque instant, refuser la société de consommation. Des barbus et chevelus et leurs compagnes avaient quitté les villes pour la campagne . Ils élevaient des moutons et des chèvres ou cultivaient leur jardin. D'autres s'étaient installés dans des régions délaissées de longue date par des paysans et des bergers car le travail n'était plus rentable. Des groupes occupaient le plateau du Larzac que l'Etat voulait transformer en un terrain de manoeuvres militaires.

Le Centre, les Alpes maritimes, les Pyrénées virent arriver de nombreuses communautés qui défrichèrent et à

remirent en état de vieilles fermes abandonnées depuis plus d'un demi siècle.

Écologie. Les mêmes et quelques autres constituaient le gros des bataillons de résistance à la construction des centrales nucléaires.

L'accueil des populations locales fut plutôt bon. Elles louaient des terres et des masures abandonnées, qui, même à des prix raisonnables, constituaient un complément de revenu. Ces jeunes gens représentaient aussi une main d'oeuvre saisonnière bon marché pour les récoltes de fruits ou les vendanges. Le besoin d'argent liquide de ces communautés n'était pas satisfait par la vente des fromages sur les marchés ou les fruits et légumes à l'aspect pas toujours enthousiasmant, produits de leurs jardins bios.

Danièle avait touché une importante somme d'une assurance. Elle avait acheté une très grosse maison avec jardin.

Un jour, dans ce même jardin, elle avait organisé un méchoui de deux moutons préparés par deux arabes, habitants du bourg. Dès six heures et demi sept heures du soir, les babacools et autres beatniks arrivèrent souvent avec enfants, jeunes enfants dont le plus âgé me semblait avoir environ cinq ou six ans.



Vin rosé de la région et olives pour les amuse-gueule étaient sur une longue table.

Chemises colorées, paysannes, indiennes ou marocaines, jeans larges délavés, usés, le plus souvent pat' d'ef', large ceinture, bandana retenant des cheveux longs ou chapeau noir à large bord vissé sur le crâne, c'était l'uniforme des garçons. Jupes longues à marcher dessus, corsages échancrés mettant en évidence que le soutif n'était plus qu'un souvenir d'une époque révolue, quand le corps était victime des impératifs vestimentaires dictés par la bourgeoisie. Je pensais que la tenue vestimentaire était loin des préoccupations de ces jeunes femmes libres de toute contrainte jusqu'à l'instant où j'entendis trois d'entre elles comparer leurs haillons avec lesquels, je supposais qu'elles avaient dû franchir plusieurs rangées de barbelés.

- Elle est superbe ta jupe, tu l'as trouvée où ? À la farfouille ou aux Émaus ?

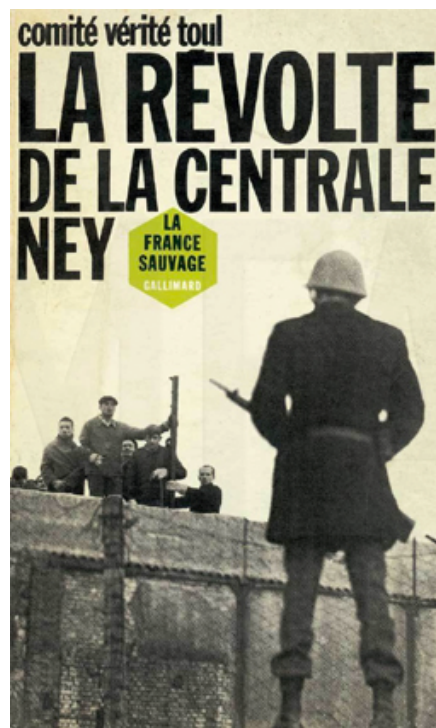
Tandis que dans le jardin les moutons continuaient à rôtir, dans la pièce principale de la maison, les tonnelets de rosé se vidaient de leur contenu et malgré les fenêtres ouvertes planait un épais nuage de fumée odorante, mélange de tabac et de haschich.

Le gamin de cinq ans tournait autour de la table, tirait sur les mégots de joints restés dans les cendriers et vidait les fonds de verre qu'il trouvait. Marie France, qui voulut intervenir, se fit rappeler à l'ordre par la mère au nom de la liberté et de l'expérience personnelle.

Le mouton était délicieux, le rosé agréable. Vers une heure nous sommes montés nous coucher. Je ne dormais pas encore, quand on me demanda mon sac de couchage pour un type qui était malade. Je n'avais nulle envie de récupérer le contenu de l'estomac du type avec mon sac et j'envoyai chercher ailleurs un plus compatissant que moi. Je me fis traiter de petit bourgeois égoïste, ce qui ne m'empêcha pas de dormir.

Je pourrais m'étendre longuement sur les quelques journées passées au contact de ces communautés constituées par une partie des héritiers de 68 et multiplier les anecdotes. Ce n'est pas vraiment le propos. Je n'oublierai pas cependant ce long et large couloir vitré du premier étage qui réunissait deux parties de la maison. Au milieu du couloir se trouvait les toilettes. Dès le matin passaient des habitants de la maison qui demandaient si tu avais passé une bonne nuit et débutaient une conversation très convenue. Ce couloir servait également de piste pour les tricycles des marmots qui te passaient à ras des genoux. Il fallait vraiment être motivé pour siéger quelques instants dans cet endroit et contribuer à remplir le gros bidon qui se trouvait juste en dessous et dont le contenu servait à engraisser le jardin.

J'en avais déjà un peu marre des écolos.



De toute cette période, il reste un endroit magique où nous nous sommes retrouvés Marie et moi pour la première fois, bien avant 68, puis Marie, les enfants et moi et bien des années après. Cadre unique, chaleur, piscine, vue splendide sur la vallée et au loin le Ventoux. Havanès, café noir sur la terrasse, bandes dessinées, peinture, lecture, discussion politiques parfois... là aussi, je pourrais remplir des pages sur “la petite Chaîne”, à Malaucène où Michel nous a accueilli pendant toute ces années, avant, pendant et après 68.

Épilogue

La fin des années soixante-dix furent pour moi, d'un point de vue social, une période plus que morose. Plus d'activités politiques, les groupes gauchistes mao n'existaient plus, mais le slogan “élections piège à cons” était toujours présent dans nos esprits. J'avais quitté la Fédération de l'Éducation Nationale après le “procès” que m'avait fait le bureau du SNI pour mes activités pendant les grèves de mai. Une tentative de deux années de militantisme au SGEN fut un échec. Le SGEN n'était pas ma famille. On y parlait des copains quand je parlais des camarades.

Grâce à un patron de mon collège, patron de droite, membre du RPR, je retrouvai le goût de la lutte, des activités militantes et le plaisir de l'action au sein du collège, puis dans “mon” syndicat. Une certaine efficacité au cours des luttes m'amena, à la demande du nouveau bureau, d'assumer la fonction de Secrétaire départemental du SNI pour les collèges. J'acceptai à deux conditions : un mi-temps syndical et non un temps complet, car je ne tenais pas à me couper de “la réalité du terrain” et assurer le minimum de travail de bureau.

Le travail syndical de terrain était le seul qui vraiment m'intéressait. Nous étions dans une période lutte difficile pour faire accepter au pouvoir l'égalité du temps de travail en face des élèves dans les collèges, quelle que soit la catégorie de personnel auquel l'enseignant appartenait.

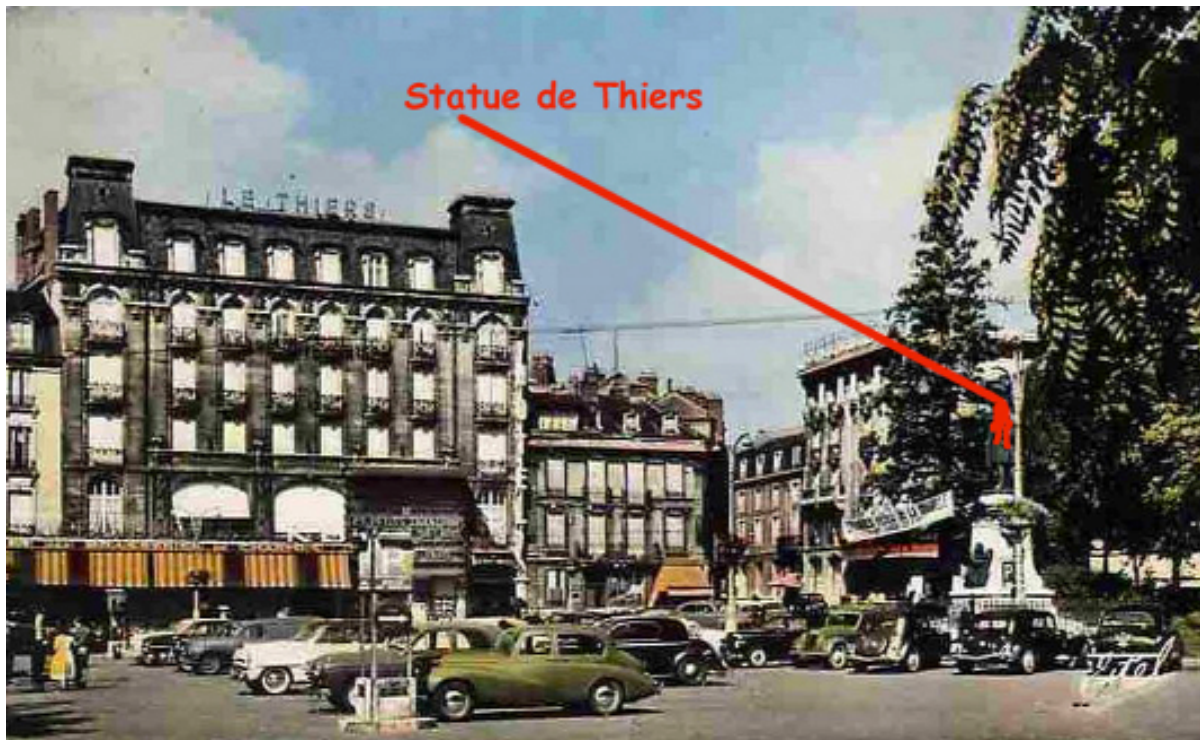
Entrer dans un collège pour un secrétaire syndical était un droit. Je prévenais le patron par politesse. J'organisais des réunions, j'incitais les profs à refuser les heures au delà de dix-huit, ce qui perturbait l'organisation du service. J'aimais me heurter aux patrons d'établissement. J'aimais “me les faire”.

1981. Je participe au vote. La première fois depuis 1958. Je vote contre Giscard d'Estaing. Mitterrand est élu.

Six ans plus tard, 1987, l'assemblée des députés passe à droite. Quelques mois plus tard, je rejoins les militants du groupe socialiste de Dombasle.

L'idéal de justice et de fraternité est toujours le même, mais l'idéologie n'est plus révolutionnaire. La rupture est brutale. Je "découvre" le réformisme après plus de trente ans de foi dans la dictature du prolétariat.

Depuis vingt années au PS, même si parfois je me sens quelque peu déphasé, dans cette organisation, dans ce parti, je suis chez moi, avec des camarades et des amis. Et surtout, je suis dans une organisation politique où j'ai toujours la possibilité de défendre haut et fort mon point de vue et d'exprimer mon accord comme mon



désaccord, si désaccord il y a.

Jean Jourdheuil est un [écrivain](#), [traducteur](#), [essayiste](#) et [metteur en scène](#) français né en [1944](#). Il enseigne aussi les arts du spectacle en tant que [maître de conférences](#) à l'[université Paris Ouest Nanterre La Défense](#). Son œuvre porte en particulier sur des [philosophes](#), et il a souvent collaboré avec des [peintres](#).

Nofal Germanos :Étudiant à Nancy, responsable du journal Garde Rouge imprimé à Nancy.

Régis Debray : En 1965, il est nommé professeur de français au Lycée Henri Poincaré de Nancy, qu'il quitte après quelques mois d'enseignement. La même année, il part à [Cuba](#) puis suit [Che Guevara](#) en [Bolivie](#).

Robert Linhart : Ancien adhérent de l'[Union des étudiants communistes \(1964\)](#), il y anime le cercle des « ulmards », marqué par la figure tutélaire de [Louis Althusser](#). Au premier trimestre de l'année scolaire 1964-1965, une revue voit le jour, Les Cahiers marxistes-léninistes, dont le premier numéro – ronéotypé – sort avant Noël 1964. Prochinois et très critique à l'égard du « révisionnisme » du [PCF](#), il est exclu de l'UEC et fonde en décembre [1966](#) l'[Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes](#), UJC (ml).

Marc Kravetz : fréquemment à Nancy où il avait des attaches. Ancien élève de l'école normale de Saint-Cloud, secrétaire du Syndicat étudiant de Nancy... Journaliste à Libé et chroniqueur à France Culture...

Tiennot Grumbach : Ancien militant maoïste, il a été par la suite élu bâtonnier du barreau de Versailles (1986), a présidé le Syndicat des avocats de France (1993-1994) et a dirigé l'Institut des sciences sociales du travail. Il est venu un jour à Dombasle pour une « commande » de gravures sur bois des portraits de Mao, Lénine, des Blocs Panthers etc

Pierre Victor : Directeur de la Gauche Prolétarienne. Pierre Victor est le pseudonyme de Benny Lévy. Il fut le secrétaire de Sartre.

Daniel Cohn-Bendit : Militant libertaire, il fait ses études supérieures en France, à l'université de Paris, faculté de Nanterre.

Géné : Jean-Paul Généraux, dit JP Géné, très proche des anars de Nancy. Il inaugure sa carrière dans l'agence de presse Libération. Je fus son photographe pour Libé lors de la venue Mitterand à Faulquemont.

Daniel Rondeau : Après des études de droit à Nancy et à Paris, il devient militant d'extrême gauche. Il rejoint alors la Gauche prolétarienne et part travailler comme ouvrier dans des usines en Lorraine...

Godard et Gorin : cinéastes.

Michel Foucault : Philosophe qui travailla sur les rapports entre pouvoir et savoir. Fondateur du Groupe d'information sur les prisons.

Jack Lang : Il fut le fondateur et le producteur du festival du Monde à Nancy.

